PER
R-382
EX. 2

REVUE DOMINICAINE

Attention spéciale aux commandes par la poste



P. L. TURCOTTE
MARCHAND de FOURRURES
Tél. 4-1030 39, de la Chapelle, Québec, P.Q.

SPÉCIALITÉ:
Manteaux sur Mesure
Confection et Réparations

Tél. 4-2916 Rés. 4-2219

JULES DORION
ENTREPRENEUR
PLOMBIER
COUVREUR
ÉLECTRICIEN

Ferblanterie sur ordre, de toutes sortes.
11, rue RAMSAY, QUÉBEC, P.Q.

TÉL. RÉSIDENCE 4-4804 TÉL. ATELIER 4-4451

JOSEPH PICHETTE
LIMITÉE
ENTREPRENEURS
PLOMBIERS
ELECTRICIENS
&
COUVREURS

BUREAU: 45, rue DUMONT, QUÉBEC, P.Q. Tél. 4-4781



EDGAR DÉCHÊNE
MARCHAND
de
FOURRURES
confection
et
réparations

Tél. 3-3313 80, rue St-Joseph
QUÉBEC, P.Q.

POUDRE À PÂTE - POUDRE À PAIN - ÉPICES - THÉ - CAFÉ - TRAVAIL DE MOUTURE - ETC.



J. W. PAGÉ
13 RUE CHAMPLAIN
Tél: 2-8367
QUÉBEC, P.Q.
Importateur — Manufacturier

TÉL. 5013

ROMÉO DROLET
MARCHAND de FOURRURES



11, AVENUE JACQUES-CARTIER,
ST-FRANÇOIS D'ASSISE,
QUÉBEC, P.Q.

TÉL. 3-0760

QUEBEC GENERAL TRANSPORT CO. LTÉE
DONAT SIMARD, PRÉSIDENT

CONTRACTEUR EN CAMIONNAGE
TRANSPORTE TOUT et PARTOUT
454, rue ARAGO, QUÉBEC, P.Q.

ARTHUR POULIN
ENTREPRENEUR-GÉNÉRAL
Brique, Béton Armé, Enduits, Tuile, Pavage en Béton.
ouvrage fait avec soin et promptitude
Tél. 7513 249, rue ST-OLIVIER QUÉBEC, P.Q.

MAISON FONDÉE EN 1845 TÉL. 2-2119 SERVICE JOUR ET NUIT

GERMAIN LÉPINE LIMITÉE
MANUFACTURIERS D'ARTICLES FUNÉRAIRES
PRÉSIDENT - GÉRANT : H. JULES LÉPINE

Ambulance
283, rue ST-VALIER, Québec
Directeurs de Funérailles et Embaumeurs

BILODEAU Limitée
ENTREPRENEURS
Tuile, Terrazzo, Marbre, Ardoise, Pierre Artificielle, Pavages, Trottoirs, etc.
— J. IGN. BILODEAU —
PRÉS. ET GÉRANT
TÉL. 2-1143 82, RUE RICHELIEU, QUÉBEC.

J. LABELLE

Tél. 8216 Diplomé General Motors

J. S. Ruelland
CARROSSIER

Réparations d'Automobiles et de Rembourage
Carrosserie endommagée et débossage de tous genres.

Spécialité: — Peinturage Duco Dupont
Vitrage des Chars
Mécanique.

2, Christophe Colomb, Québec, P.Q.

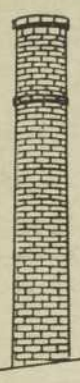
Portes de tabernacle
Calices, Ciboires
Porte-encensoirs, etc.


AVANT

J. ARSÈNE BELLEVILLE, LTÉE
DOREURS - ARGENTEURS - ORFEVRES
Fabricants de Tabernacles Liturgiques
47, RUE SOUS-LE-FORT, (Basse-ville) QUÉBEC, P.Q.


APRÈS

Chasublerie,
Chasubles, Chapes,
Échanges de toutes sortes.



Téléphone Bureau : 8040
Arthur PELLETIER & CIE. ENR.
Construction de cheminées
en brique solide *et*
en brique radiale.
Muraqe de bouilloires
167, rue St-Sauveur. Québec, P.Q.

prix modérés
satisfaction garantie
QUÉBEC, P.Q.
ARMAND LAPOINTE
MANUFACTURIER
de FOURRURES
Tél. 2-3354 — 8, rue FRANKLIN, près Bld. Langelier

A. GENOIS LIMITEE
ENTREPRENEURS
MARBRE, TUILE,
TERRAZO
105, DES COMMISSAIRES
QUÉBEC, P.Q.
Tél. 3-0335

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC
185, Boulevard Langelier - Téléphone 2-6864

LES COURS SONT ORGANISÉS COMME SUIT:
1° COURS RÉGULIERS :
Ⓐ TECHNIQUE, 4 ANNÉES D'ÉTUDES
Ⓑ DES MÉTIERS, 3 ANNÉES D'ÉTUDES
DIPLÔME OFFICIEL

BOURSES AUX ÉLÈVES MÉRITANTS
2° COURS ABRÉGÉS D'AUTOMOBILE:
— 10 MOIS D'ÉTUDES —
3° COURS DE SOIRS
. COMPRENANT DE NOMBREUX COURS LIBRES.

PROSPECTUS sur DEMANDE

Escaliers en fer pour
intérieur et extérieur
Sauvetage en fer
Clôtures en fer de tous
modèles. Châssis en acier.

ANTONIO BUREAU
ENTREPRENEUR
FER & BRONZE ORNEMENTAL
Tél. 6334 110, 3ième RUE, LIMOILOU, QUÉBEC, P.Q.

Grilles en fer forgé et décoratif
Croix d'églises et de cimetières
Lampadaires et Lustres.
Tous travaux sur plans
exécutés avec soin.

ARMAND MATHIEU (tel. 3-3776) EDMOND SYLVAIN (tel. 9898)
MATHIEU & SYLVAIN
ENTREPRENEURS
44, Ste-Ursule, Québec, P.Q. tél. 2-2240

J. Ed. Mignault
OPTOMÉTRISTE

Gradué, docteur en optique de Détroit
et Phil. Exp. pour C.N.R. Ursulines:
E. Lines Ltd., etc., Marine, Aviation.
EXAMEN de la VUE
LUNETTES, etc.
Corrections musculaires
Exercices orthoptiques
Tél. 2-1803 52, rue St-Jean, Québec, P.Q.

TREMBLAY & DION
274 BLVD CHAREST QUÉBEC TEL: 2-5024
IMPRESSION "PHOTO-LITHO"
BLUE PRINTS, PHOTOSTATS

SPECIALITÉS:
Réparations
Remodelage
FOURRURES
ARTHUR JOBIN
MARCHAND de FOURRURES
Tél. 9016 147, rue ST-JOSEPH, QUÉBEC, P.Q.

MEUBLES DE BUREAU
NEUFS *et* USAGÉS
BOIVIN & LEVASSEUR
117, CÔTE D'ABRAHAM,
QUÉBEC, P.Q.
LOUIS H. LEVASSEUR, B.A., Prop. TÉL. 2-1771
J. LABELLE



REPARATION DE MACHINES FRIGORIFIQUES

J.-E. TREMBLAY

Plombier, Couvreur, Electricien Licencié

Tout ouvrage fait avec soin et promptitude
Couverture et Plomberie de toutes sortes
Chauffage à l'eau chaude et à vapeur

160, rue de la Chapelle — Téléphone 8688 — Québec

AGENCES NATIONALES ENRG.

Distributeurs exclusifs pour la Cie Nationale de Balais Enrg.
Ampoules électriques — Sacs — Papier — Ficelle
Balais — Brosses — Vadrouilles — Pinceaux

33, rue COLOMB **Tél. 3-3090** **QUEBEC**

Tél. 2-6415

M A R T I N
LIMITÉE

Système de Chauffage : eau chaude
et à vapeur

ACCESSOIRES DE PLOMBERIE

190, rue ST-PAUL **QUEBEC**

G. MARTIN, président et gérant

Tél. 6642

EMILE COTE ENRG.

ENTREPRENEUR GENERAL

211, rue ST-CYRILLE **QUEBEC**

Téléphone 9670

J. A. ASSELIN

Entrepreneur-Plombier
Couvreur et Electricien

Spécialité :
Chauffage à eau chaude
et à vapeur

37, rue HERMINE
(St-Sauveur)
Q U E B E C

Tél. 3-2873

HENRY LEBLANC

Peinture — Tapisserie

Spécialité :
Sablage des planchers

104, Av. MURRAY
Q U E B E C

Tél. 9454

THE OFFICE SPECIALTY Mfg. Co. Ltd.

J.-L. VEZINA, gérant

Ameublement de bureaux — Systèmes de classement

291, Boulevard CHAREST **QUEBEC**

SAVON RADIO

Mousse riche et abondante — Gros morceau économique

La Savonnerie Bourbeau Enrg.

675, CHEMIN SAINTE-FOY **QUEBEC**

Bureau : 4-3971 **Résidence : 4-5368**

PHILIPPE MATHIEU

CONTRACTEUR GENERAL

323, Boulevard CHAREST **QUEBEC**

Tél. Bureau : 3-2572 **Tél. Résidence : 3-4129**

P. E. LAROCQUE

ENTREPRENEUR LICENCIE

Chauffage — Plomberie — Electricité

86, COTE D'ABRAHAM **QUEBEC**

O. PICARD & FILS INC.

Plomberie — Chauffage — Electricité
Ventilation — Air climatisé

Gérant : J.-C. LACHANCE

78, ST-AUGUSTIN **Tél. 2-1239** **QUEBEC**

Téléphone 4-2502 **Maison fondée en 1919**

JUNEAU & FRERE ENRG.

Contracteurs — Peintres et Marchands
de tapisseries, peintures, vernis, vitres, etc.
Attention spéciale aux institutions religieuses

160, 3ième Avenue, Limoilou **QUEBEC**

Tél. BELL 36 w

J. VILLENEUVE
Limitée

Entrepreneurs Sculpteurs
et Manufacturiers

Sculpture dans tous les styles. Dorure au bruni et à l'huile
Autels — Ornements
Mobiliers d'églises — Etc.

A. HOUDE, gérant
ST-ROMUALD, Co. Lévis
P. Q.

Tél. 5322

A. S. BEDARD

Peintre-Décorateur

Peinture en Gros et Détail
Vernis — Email

Spécialité :
Décoration d'église et de maison, or bruni, or à la colle, à l'huile, polissage de meubles.

22-24, Des Franciscains
Q U E B E C

144, avenue RENAUD
Tél. 4-4861

73, rue RICHELIEU
Tél. Rés. : 4-2248

L.-ALFRED BILODEAU

SPÉCIALITÉ: PIERRE ARTIFICIELLE DE TOUT GENRE

Q U É B E C



LANGEVIN CIMON B.A.I.F.

CAMERA ZEISS

INSTRUMENTS SCIENTIFIQUES · MATÉRIEL D'ARTISTES, ETC.

TÉL. 2-2998 · ÉDIFICE LINDSAY · 203, ST-JEAN · QUÉBEC



REVUE DOMINICAINE

1940

Directeur

T. R. P. M.-A. LAMARCHE, O. P.

Conseillers

RR. PP. Ceslas FOREST, Benoît MAILLOUX, Raymond-M. VOYER,
Thomas-M. LAMARCHE, Albert SAINT-PIERRE, O. P.

La Revue ne sera pas responsable des écrits de collaborateurs étrangers à l'Ordre de Saint-Dominique.

ABONNEMENTS

Canada : $3.00 ; Etranger : $3.25 ; Avec le Rosaire :
25 sous en plus ; Le numéro : 30 sous.

Abonnement de soutien : $10.00

PUBLIÉE À SAINT-HYACINTHE, P. Q.

POUR L'ŒUVRE DE PRESSE DOMINICAINE
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL, P. Q.

JULES LACOMBE EnRG.
FOURRURES Confection, Réparations, Transformations, Entreposage
Tél. Wilbank 8955



MAITRE FOURREUR
Membre de l'Association des Maîtres-Fourreurs Canadiens
3705 ouest, NOTRE-DAME
ANGLE BOURGET ST-HENRI MONTRÉAL



Tél.: LAncaster 9018
J.H.LAMARCHE
RELIEUR et RÉGLEUR
spécialité:
415 ouest, St-Jacques Montréal LIVRES de BIBLIOTHÈQUES

ALBERT McCAUGHAN
797, rue Laporte
TÉL. WE. 3497

Confiez le placement de vos assurances
à McCAUGHAN & DROLET
COURTIERS EN ASSURANCES
ÉDIFICE MASSON, *Suite 1, 2 et 6* TÉL. LA. 8580 34 OUEST, RUE ST-JACQUES



HORACE DROLET
4550, rue Lafontaine
TÉL. CL. 1492

Préparation aux examens pour l'admission à la pratique de la sténographie officielle

RAOUL RENAUD
STÉNOGRAPHE OFFICIEL
MEMBRE de l'ASSOCIATION des STÉNOGRAPHES POLYGLOTTES de PARIS
COURS JOUR et SOIR PRIX MODÉRÉS
7436, rue ST-DENIS MONTRÉAL Tél. DO. 6928

Cours privés de sténographie bilingue, Dactylographie, FRANÇAIS et ANGLAIS, OUVRAGE de BUREAU

PRODUITS PHARMACEUTIQUES
PRODUITS DE TOILETTE
PRODUITS CULINAIRES
THÉS, CAFÉS, ÉPICES.

Laboratoires FRANCE-CANADA LIMITÉE
105, rue Saint-Paul ouest, MONTRÉAL Tél. Plateau 3457-8

UNE COURTOISE RÉCEPTION À NOTRE VENDEUR SERA UN GAGE DE VOTRE APPRÉCIATION.

DOMINION FISH & FRUIT LIMITED
QUÉBEC, P.Q.
poissons, fruits, légumes, beurres, fromage, oeufs
Propriétaires de l'entrepôt FRIGORIFIQUE DOMINION
SPÉCIALITÉ AUX COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES



ALFRED HAMEL
HORLOGER BIJOUTIER
spécialité: RÉPARATION de Montres, Horloges, Bijoux, etc.
Tél. 2-7539 401, rue St-Jean QUÉBEC, P.Q.

FARINES à GÂTEAUX
—PRÉPARÉES—
GÂTEAUX au CHOCOLAT
GÂTEAUX aux ÉPICES
GÂTEAUX BLANCS
FARINES à BEIGNES

SMITH & O'FLAHERTY LIMITED
IMPORTATEURS, MANUFACTURIERS & DISTRIBUTEURS
de Gélatines, Condiments, Huiles essentielles et essences culinaires de la plus haute qualité
65 A ouest, VITRÉ MONTRÉAL Tél. HA. 5397

POUDRE MERINGUE
GÉLATINES
—ESSENCES
VANILLE, CITRON, ORANGE, ÉRABLE.

ENCOURAGEZ notre INDUSTRIE CANADIENNE-FRANÇAISE CATHOLIQUE
La Cie de Liqueurs **Corona** LIMITÉE
LANIEL & FRÈRE, prop.



Tél. Wilbank 0470
3159, av. VERDUN
VERDUN

PRODUITS RECOMMANDÉS
CONFITURES
Marques:
Renaud et Fruital
Beurres sucrés variés
Beurre d'arachide
Gelée à dessert
Poudre à liqueurs
Sirop de table, etc.

RENAUD & FRÈRES INC.
MANUFACTURIERS de CONFITURES et d'autres PRODUITS ALIMENTAIRES
Tél. FRontenac 3197 MONTRÉAL 1337 est, rue ONTARIO

Assurez-vous du maximum de qualité toujours égale pour un prix raisonnable "Qualité et saveur valent mieux que prix trompeur."

M. Guy Boulizon

Le dessin scolaire et les enfants

M. Léopold Richer

La liberté et l'unité dans le Commonwealth

M. Guy de Larigaudie

Le chant du vieux pays – III

Le Sens des Faits

Le R. P. Charland au Collège de Lévis, par Mgr Elias Roy, P. D. — Où l'on fond nos cloches, par M. François-J. Brassard — Kierkegaard et Gilson, par Siger — Projections : *In serviendo consumor — Les temps sont changés ?* par Criticus.

L'Esprit des Livres

Simard : *Les universités catholiques* (*A. P.*) Ducattillon : *Quand le Monde oublie Dieu* (*B.-M. B.*) Rambaud : *Douce Vierge Marie* (*H. C.*) Dion-Lévesque : *Vita — Racisme et Catholicisme* (*T.-M. L.*) Favier : *L'armure du soldat de Dieu* (*J.-M. G.*) Willan : *A Manual of Ear-Training and Sight-Singing* (*M.-R. B.*) Roy : *L'organisation catéchétique* (*V. D.*) Chabot : *Vitrail.*

Fortement recommandée par la Faculté

contre LE RHUMATISME, L'ARTHRITISME, LA DYSPEPSIE ET LES AFFECTIONS VÉSICALES, HÉPATIQUES ET RÉNALES.

Spécifiez VICHY-CÉLESTINS

L'embouteillage sur place est contrôlé par l'état français



VICHY CÉLESTINS

La Plus Renommée des Sources Alcalines Naturelles

Alcalifiant Naturel Anodin

FR. 3186*

LAITERIE PERFECTION DAIRY LIMITÉE LIMITED

2565, CHAMBLY
MONTREAL

*

ABONNEZ
UN
AMI

*

Tél.
FItzroy
8585

COLLES DE TOUTES SORTES
En poudre, en flocons, flexible, en pâte, liquide
•
MEREDITH, SIMMONS & Co. Ld.

5565
Chemin de la
Côte St-Paul
Montréal

CHANDELLES CIRE D'ABEILLES

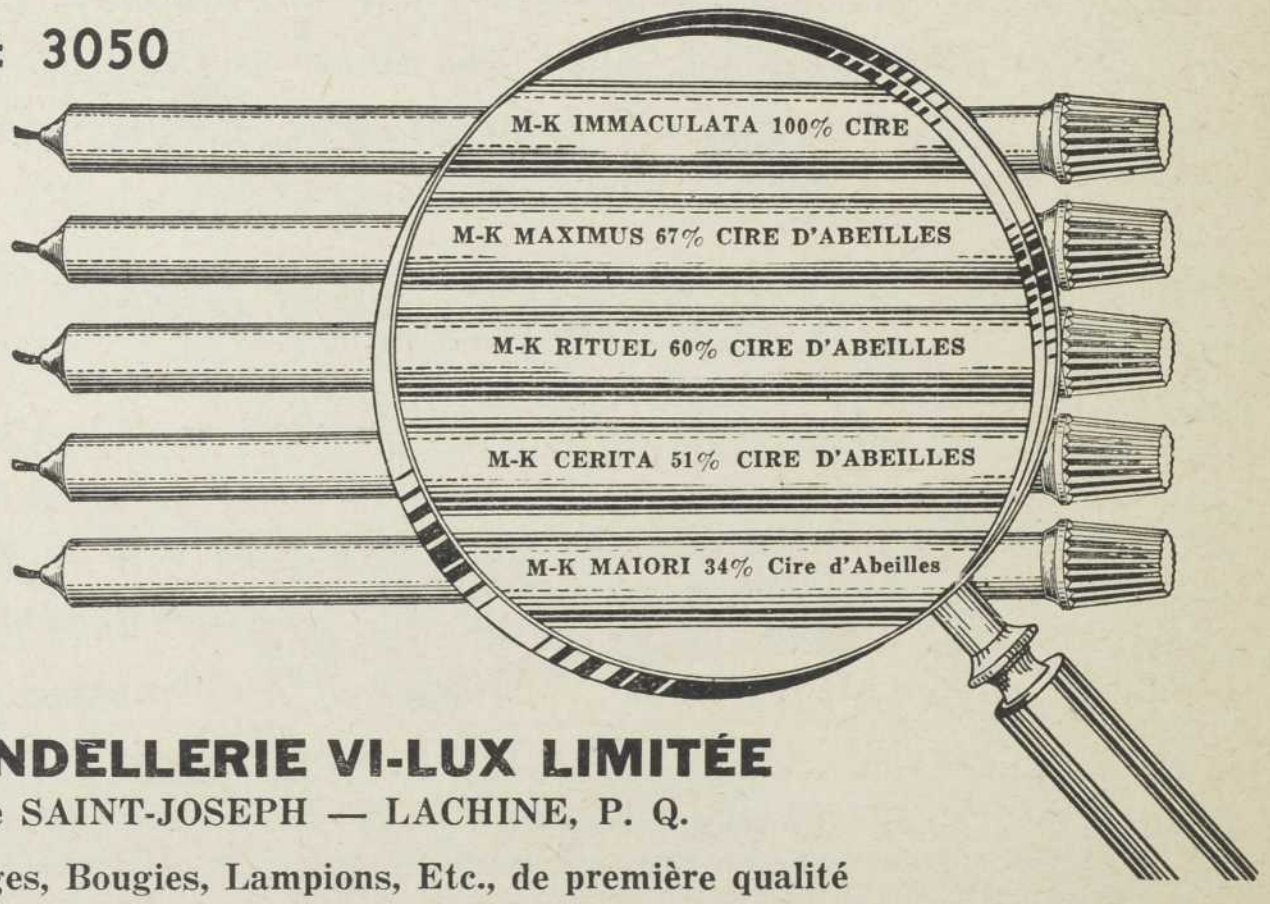
Tél. WAlnut 3050

Montréal

Une industrie canadienne se recommande à messieurs les Curés et aux Institutions religieuses.

■ ■ ■

« L'honneur et l'intégrité du manufacturier font une précieuse réputation à ses produits ».



LA CHANDELLERIE VI-LUX LIMITÉE

501, rue SAINT-JOSEPH — LACHINE, P. Q.

Chandelles, Cierges, Bougies, Lampions, Etc., de première qualité

PRÉSIDENT
M. E. C. VIDRICAIRE

VICE-PRÉSIDENT
M. LUCIEN HAMEL

SECRÉTAIRE
M. GERALD FAUTEUX, C. R.

Le dessin scolaire et les enfants

Dans son principe, l'évolution qu'a subie l'enseignement du dessin [1] est d'accord avec les méthodes d'éducation fondées sur le concret et sur l'action : *learning by doing* ; les nouvelles méthodes employées sont généralement conformes à cette tendance de la pédagogie qui veut mettre les enfants en contact avec le réel — et par suite avec le complexe. Les exemples de cette évolution parallèle abondent : c'est ainsi qu'en littérature, on fournit à l'élève des textes divers et choisis d'où se dégagent les influences subies, les qualités de style, la mentalité de l'écrivain étudié (au lieu de lui donner préalablement tous ces éléments en tableaux synoptiques). En gymnastique, la méthode Hébert ou méthode des mouvements naturels a succédé à la célèbre et artificielle gymnastique suédoise. En géographie, l'étude des conditions humaines, sociales, économiques l'emporte sur la vieille méthode des « villes arrosées ». Il en est de même dans le domaine des arts graphiques. Par un contact immédiat avec les lignes, les couleurs qui l'entourent, on apprendra au débutant à se faire une vision personnelle de l'univers dans lequel il vit.

Au cours des trente dernières années, l'enseignement du dessin en France a vu se réaliser de profondes et heureuses réformes [2]. L'ancienne méthode, fidèle aux règles et aux modèles de l'atelier de David, datait de 1880 et les directives générales en avaient été élaborées par Jules Ferry : c'était alors, l'âge

1. On n'envisage ici le dessin que sous sa forme scolaire ; les méthodes employées dans les écoles des beaux-arts ou dans les écoles techniques sont en dehors de cette étude car elles visent surtout à faire des spécialistes.

2. Cf. Encyclopédie française De Monzie : XVI, I.

d'or de ce qu'on appelait la « méthode géométrique »[1] : elle reposait sur le principe général que tout ce qui existe dans la nature peut être ramené à une forme géométrique ; cette assertion, parfaitement juste dans le cas des arts industriels et techniques, devenait insuffisante dès que l'on envisageait les diverses formes du dessin d'après nature.

Il faut bien voir, en effet, que ce que la nature nous offre est toujours complexe ; ce que l'enfant cherche à reproduire, c'est le « réel » toujours divers. Essayer de décomposer en lignes, en courbes, en angles ces motifs colorés aux ombres palpitantes que sont les fleurs, les fruits, les nuages, c'est partir de l'abstraction, c'est enlever tout attrait initial à l'enseignement du dessin, c'est méconnaître cette joie de peindre et de dessiner que l'on rencontre si souvent chez l'enfant ; vouloir à toute force inscrire un arbre, une silhouette dans une figure géométrique, c'est enlever à la nature toute grâce, toute souplesse, toute variété ; identifier le coloris des ciels aux teintes d'un lavis, c'est méconnaître le rôle des complémentaires, c'est interdire à l'enfant cette touche mystérieuse à quoi l'on devine « l'âme du peintre » ; agir ainsi, c'est vider de son contenu spontané, intime, vibrant, toute une matière puissamment riche en valeur pédagogique et en notations psychologiques. Avec cette méthode, un résultat au moins, était certain : celui de dégoûter profondément l'enfant et de le décevoir grandement ; la « classe de dessin » synonyme pour lui de lumière, de couleur et de joie, devenait promptement une classe d'ennui, de grisaille, parfois même de « chahut ».

Toutefois, et l'on s'en doute, cette méthode n'était pas sans présenter quelques avantages : à la longue, l'enfant acquérait une grande habitude dans l'usage des instruments (règle,

1. Voir Ch. Charrier : Pédagogie vécue. Nathan.

équerre, compas) ce qui lui permettait de présenter en fin d'année des « réussites » remarquables par leur exactitude, leur propreté, leur fini... et leur impersonnalité. Et lorsqu'aux cimaises des expositions scolaires, quelques pochades aux couleurs franches et naïves venaient à s'égarer dans le parterre des dessins en séries, réglementaires et bien léchées, les inspecteurs passaient rapidement car ils ne retrouvaient pas dans ces fantaisies joyeuses et enfantines, l'esprit de Jules Ferry et des « tristes années quatre-vingt ».

A la suite de congrès, de campagnes de presse, de démarches de chefs d'industrie et surtout sous l'influence du feu d'artifice impressionniste, l'on se rendit compte que l'on faisait fausse route ; la méthode géométrique qui avait été la panacée devient « ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal... » Ce fut à cette époque que le philosophe Ravaisson présenta une nouvelle méthode de dessin ; « les lignes qui sont dans la nature, écrivait-il, sont pleines de sinuosités et d'irrégularités »... « ... les figures des êtres vivants ne peuvent se calculer, ni se construire rationnellement comme celles qui ressortissent à la géométrie. Si l'on recherche ce que furent les premières ébauches de l'art grec, on verra que ce ne furent point des figures froidement régulières comme celles auxquelles est bornée la géométrie, mais des imitations de choses vivantes avec les formes souples, mouvantes qui leur sont propres ». Hélas ! Ravaisson était un philosophe et l'on cherchait un danseur... ou du moins un technicien. Sa méthode fut écartée mais il semble bien cependant qu'elle ait inspiré les nouveaux programmes officiels qui parurent en France en 1907 [1].

---

1. Cf. Revue pédagogique, 15 janvier 1909.

On s'est rendu compte, à cette époque, que le dessin, à l'école, avait moins pour but de former des artistes et des spécialistes (ce qui est le domaine des écoles d'art) que de contribuer au développement de l'intelligence et de la personnalité par l'éducation de la vue et du goût esthétique.

Pour arriver à cette formation profonde et personnelle, un grand principe doit tout dominer : le respect de la liberté chez l'enfant : liberté de la vision, de l'imagination, de la composition, de la valeur des couleurs. Liberté contrôlée évidemment, discrètement dirigée, et dont les résultats sont commentés et critiqués non à travers la mentalité d'une grande personne mais d'après le point de vue de l'enfant. L'expérience de chaque jour montre que le bambin éprouve un grand plaisir à dessiner. Spontanément, en crayonnant, il représente des personnes, des fleurs, des animaux. Certes, le sens des proportions lui échappe et dans ce que les sages appellent, avec mépris, des « barbouillages », il ne se soucie pas de la reproduction exacte des formes et des attitudes, il semble qu'il existe en lui une image visuelle des objets qu'il représente et que, instantanément, il corrige mentalement les imperfections de ses essais : il est, en effet, exceptionnel qu'un enfant retouche ses ébauches. Le dessin pourtant ne suffit pas à l'enfant : il naît coloriste. Le coloriage accroît son plaisir et bien souvent le dessin plus ou moins esquissé par lui n'est fait qu'en vue d'un vigoureux maniement des crayons de couleur et en particulier de ses nuances favorites : rouge, bleu, jaune.

L'école maternelle et les classes préparatoires sont le domaine royal des crayonnages libres. Dans les classes de dessin de ces sections enfantines, les petits donnent libre cours à leur fantaisie ; au début, ce ne sont que de simples gribouillages : les

traits dessinés relèvent plus du jeu que de l'art ; c'est à un besoin de mouvement, de détente, que répond l'emploi du crayon ; l'enfant ne sait pas ce qu'il dessine, bien souvent, il n'identifie qu'après coup les silhouettes tracées et sur l'inspiration du moment, un triangle deviendra successivement « table, dieu, ou cuvette... » comme dit LaFontaine.

Puis, très rapidement, ses dessins spontanés, sous l'œil attentif et compréhensif de la « jardinière » se tournent vers la représentation de l'être humain [1] ; les difficultés à vaincre importent peu à l'enfant ; il commence audacieusement par les silhouettes les plus difficiles à rendre ; on a d'ailleurs fait remarquer spirituellement que dans ses essais, il renverse l'ordre de la création en commençant par l'homme au lieu de finir par lui. Pour comble d'audace... ou de naïveté, notre jeune dessinateur veut représenter des figures vues de face ; un ovale, deux points, deux traits, voilà un visage de « bonhomme ». Du jour où il s'attaque au corps humain, vu de profil, une grande évolution s'est faite dans son psychisme. Remarquons d'ailleurs, puisque les statistiques des écoles Montessori le permettent, que ces dessins spontanés se rapportent en grande majorité à la vie sociale et non pas à la nature ; ce ne sera que vers douze ou treize ans que ce sentiment esthétique se révélera dans la personnalité.

Le professeur doit se montrer attentif à ces formes spontanées du dessin enfantin ; s'il a le goût de la psychologie infantile — et sans faire pour cela de la psychanalyse — il observera, enregistrera, interprétera ces essais par lesquels nos petits élèves se racontent à eux-mêmes les histoires qu'ils connaissent

---

1. Cf. Le dessin, collection Montessori.

et retracent pour les autres des scènes qu'ils ont vues. Il arrive [1] qu'on puisse déceler dans ces produits du subconscient, les premiers traits de leur caractère : tendance à la malice, disposition à la haine contre telle personne, vocation future ; c'est un langage graphique, mystérieux et sûr, analogue à celui des primitifs.

L'enfant grandit et évolue ; il peut dès lors s'intéresser avec profit à ce que les programmes appellent des « arrangements décoratifs ». L'emploi de feuilles aux teintes et aux formes les plus diverses, de graines, de bâtonnets, de fleurs, de coquillages, de galets, présente un gros intérêt pour la formation de l'esprit à l'ordre, à la symétrie, à la décoration, aux arabesques. La possibilité d'innombrables arrangements de ces matériaux permet au professeur de précieux et multiples commentaires. Lorsque l'une de ces compositions, réalisée par l'enfant à l'aide de ces éléments naturels, a quelque valeur, on lui demande de la reproduire et c'est ainsi que l'on passe insensiblement au dessin d'après nature : c'est là, la transition entre l'imagination et la réalité.

Il est à craindre, à ce stade, que la leçon de dessin, jusque-là vivante et spontanée, ne perde son allure de « jeu » et ne devienne « une classe » [2]. En effet, la représentation d'un objet ne peut s'accommoder de fantaisie ou d'à peu près comme une composition décorative : il y faut avant tout, exactitude et précision ; et c'est là, que nous retrouvons les avantages de ce bon vieux

1. Cf. Pédagogie expérimentale, collection Montessori.

2. En Allemagne, où la méthode géométrique a été fort en honneur, Leibrock dit en 1901 : « On fait pendant des années moisir les enfants sur des carrés, des angles droits, des étoiles à huit pointes, tant et si bien qu'ils perdent le sens de la nature, que l'on tue en eux la joie qu'ils pourraient éprouver à voir l'œuvre de leurs mains, et, de cet enseignement, il ne lui reste rien qu'une horreur invincible de l'ennui qu'il leur a causé ». Revue pédagogique, 15 août 1902.

dessin géométrique qu'il ne faut pas dédaigner complètement car s'il est bien faible au point de vue de la formation générale, il reste bien utile au point de vue didactique. Cependant le dessin d'après nature est de beaucoup le plus important sous son aspect technique sinon sous son aspect psychologique ; il présente l'avantage d'accroître l'ensemble des souvenirs visuels de l'enfant ; il fixe des formes, des attitudes de l'esprit, il enrichit son imagination des matériaux dont il disposera plus tard dans ses dessins libres qui n'en seront que plus nourris et mieux observés. La tâche du maître devient particulièrement délicate s'il ne se contente pas d'être un pédagogue, mais un « éveilleur ». Pour cela, il prendra garde à ce que le travail de l'élève reste personnel [1] : celui-ci dessinera l'objet comme il le voit (respect de la vision) et non pas d'après un dessin intermédiaire fait au tableau (ne pas imiter une imitation) ; il composera son travail d'après ses images intérieures et non selon les directives d'une grande personne (respect du sentiment).

Ce que nous désirons donc, c'est donner le plus de vie possible au dessin — ou plutôt lui rendre cette vie qu'il exige par sa nature de « profonde manifestation humaine » [2], vie qu'il a perdue en s'étiolant et en se desséchant. Sous peine de rester une simple abstraction, une routine dont les résultats en série satisfont, hélas ! trop de parents, de maîtres et d'élèves, il doit retrouver sa force créatrice et sa valeur illimitée. C'est qu'en effet, en dehors de son intérêt technique, le dessin présente, avant tout, un caractère éducatif : il contribue à la formation de l'œil et de la main ; il développe la mémoire des formes, l'esprit d'observation, l'imagination, l'amour de la nature, le sentiment esthétique.

1. Cf. Charrier : Pédagogie.
2. Charrier : Psychologie expérimentale.

Une leçon faite dans une classe entraînée peut constituer une magnifique et vivante collaboration entre les diverses disciplines de l'esprit. C'est ainsi qu'après être resté longtemps en marge de l'enseignement, le dessin se révèle comme un auxiliaire précis de la littérature, de l'histoire, de la géographie, des sciences ; il est selon les programmes ministériels « moins étudié pour lui-même que pour les fins générales de l'éducation » [1].

Parallèlement, l'histoire de l'art entre dans l'enseignement secondaire français. Elle n'est plus un rapide complément de l'histoire politique et des institutions : elle « possède un relief et une personnalité propres » [2] ; elle écarte les séries documentaires et les nomenclatures au profit de l'analyse des grandes œuvres. Ainsi se développe un « système vivant et cohérent » où l'art, envisagé tantôt comme facteur historique des civilisations, tantôt comme discipline de l'esprit par l'éducation de la vue, est partie fondamentale de la pédagogie.

Guy Boulizon

---

1. Programmes officiels, 1907.
2. Encyclopédie française : articles d'Henri Focillon et de l'inspecteur Gastinel.

La liberté et l'unité dans le Commonwealth

En 1931 les hommes d'Etat britanniques ont construit une nouvelle façade à l'ancien édifice impérial et ils ont appelé l'immeuble : *Commonwealth*. Ils ont dit que la *Communauté des nations britanniques* était chose bien différente de l'Empire. Sous la pression des événements on s'est bien aperçu toutefois que le mot Commonwealth avait un autre sens que celui de communauté, le sens latin : *res publica,* et le sens anglais : *un grand Etat.* Sans qu'on s'en doutât, un double courant s'était établi entre la métropole et les Dominions : un courant d'autonomie constitutionnelle qui éloignait les Dominions de la Grande-Bretagne et leur faisait prendre, en diverses circonstances, attitude de nations libres ; un courant économique qui imposait des liens, en protégeant et favorisant des intérêts généraux et particuliers, et qui refaisait, sous le courant supérieur de l'évolution constitutionnelle, l'ancienne unité impériale.

L'étude de ce double courant est nécessaire pour bien comprendre les tendances de la politique anglaise et celles de la politique canadienne [1]. Dans l'Empire la force centrifuge s'exerçait à plein dans le domaine constitutionnel. La force centripète neutralisait la première et assurait l'accord des intérêts économiques. Le duel, commencé dès la conférence impériale de 1923, s'est poursuivi sans relâche. Jusqu'en 1939 on ignorait laquelle des deux forces en présence devait l'emporter. Car si l'on admettait que l'évolution constitutionnelle devait aboutir à un dénouement normal, d'autre part on se rendait parfaitement compte de la puissance de l'argument intérêt. L'équilibre des

1. Ces pages sont extraites d'un ouvrage en préparation : *Le Canada et le bloc anglo-saxon.*

deux forces contraires était peut-être possible pour un temps. Mais finalement l'une ou l'autre devait s'imposer de décisive façon.

Comme les ouvrages ne manquent pas sur l'évolution constitutionnelle du Canada vers une autonomie de plus en plus complète, nous nous proposons d'étudier dans les pages qui vont suivre, la naissance et le développement de l'impérialisme [1] économique dans le Commonwealth. Non pas que nous sousestimions nos victoires en droit constitutionnel. Nous sommes d'avis cependant que l'on a beaucoup trop insisté jusqu'ici sur un seul aspect de la question, alors que pour avoir une idée juste de nos relations avec la Grande-Bretagne, il faut tenir compte des liens qui nous unissent à elle ainsi qu'aux autres nations de l'Empire. Nos relations économiques avec la Grande-Bretagne fournissent même la clef de bien des situations politiques qui, autrement, nous paraissent inexplicables.

On rapporte qu'en 1927, étant à Berlin en tournée de conférences, M. Wickham Steed se vit ainsi interpellé par un de ses auditeurs : « L'Empire britannique ? Mais il n'existe plus ! Vous venez d'en dénouer les liens ». Erreur de savant allemand, qu'aurait pu commettre un juriste français. C'était peu de temps après la conférence impériale qui, du 19 octobre au 23 novembre 1926, avait tenu 16 réunions plénières et 146 séances de commissions. On y avait jeté les fondations du nouveau Commonwealth des nations britanniques et adopté les vœux qui devaient, quelques années plus tard, être incorporés dans les Statuts de Westminster. Loin d'une rupture ou d'une dislocation de l'Empire,

1. Comme le mot *impérialisme* reviendra souvent au cours de cette étude nous voulons une fois pour toutes, et dès le début, le libérer de son sens péjoratif. L'impérialisme, qu'on l'envisage comme doctrine ou comme phénomène, est sujet d'étude. Nous le traitons ici non comme doctrine mais comme phénomène.

comme le supposait l'auditeur de M. Steed, il s'agissait d'une nouvelle formule d'unité impériale, formule plus subtile que l'ancienne, mais lien non moins fort, bien que le Statut de Westminster pouvait servir au dominion qui le désirait, d'instrument juridique pour obtenir une plus grande mesure d'indépendance, ainsi que l'Irlande l'a démontré quelques années plus tard.

Devant la complexité du fait britannique, il n'est pas sage de dogmatiser. On a pu craindre un instant pour l'unité de l'Empire en voyant les Dominions se comporter en nations autonomes. C'était méconnaître le caractère du peuple anglais qui s'accommode fort bien de la liberté dans l'unité, comme le dit justement un spécialiste des questions anglaises, M. Jacques Bardoux. « La pensée humaine, écrit-il, dans son effort instinctif pour simplifier et coordonner la vie, qui n'est que contradiction et complexité, tendrait naturellement soit à resserrer la liberté pour renforcer l'unité, soit à détendre l'unité pour élargir la liberté. L'Angleterre vient, au contraire, d'établir que cette antinomie est purement verbale. La liberté est la condition de l'unité. L'unité est la sanction de la liberté » [1].

Il ne faut pas abuser de l'antithèse. Mais M. Bardoux rend un juste hommage à la souplesse du génie politique anglais qui ne cesse d'opposer les faits aux systèmes. « L'exemple anglais, dit-il, a rappelé les conditions essentielles du succès politique : écarter les systèmes qui rétrécissent et élaguent ; respecter les faits qui sont lumière et mouvement ; accepter les contradictions qui masquent et compliquent ; avoir foi dans la vie qui cicatrise et nivelle » [2]. La liberté dans l'unité et l'unité dans la liberté, exacte définition des relations entre les diverses nations

1. Jacques Bardoux : *L'Ile et l'Europe*, p. 113.
2. Idem, p. 113.

du Commonwealth britannique, entre le Canada et la Grande-Bretagne.

D'ailleurs, la quantité actuelle d'autonomie des Dominions est un continuel sujet d'étude. M. René Maunier, membre de l'Académie des sciences coloniales et professeur à l'Université de Paris, en parle avec infiniment de prudence, en un langage tout de nuances et de demi-tons. Il dit, entre autres choses, que la *séparation* ou l'*émancipation* « est l'état de droit qui est à son début dans l'Empire britannique : séparation, mais non point sécession ; conservation d'un lien au moins moral entre la colonie et la métropole, puisque, s'il arrivait que ce lien fût coupé, les Dominions ou les *Nations* deviendraient des Etats indépendants. En parlant donc d'une séparation, ou mieux d'une quasi-séparation, j'entends une séparation qui demeure imparfaite, qui n'est pas tout à fait l'autonomie, au sens hellénique du mot, et qui n'empêche que certaines lois soient suggérées aux colonies par le pouvoir central. Telle est la condition de l'Australie, du Canada, de l'Afrique du Sud qui sont, non des Etats absolument indépendants, mais de pseudo-Etats ou de quasi-Etats ; des Etats bien plus que mi-souverains ; des Etats libérés mais non pas isolés. Ainsi que les colonies grecques devinrent, dans un temps, quasi-indépendantes de leurs métropoles, à qui ne les rattachait plus que le culte et que le tribut ; ainsi, dans notre temps, les *Nations* de l'Empire sont quasi-indépendantes. C'est principalement le loyalisme envers le Roi, et donc un lien moral et religieux, qui fait l'Empire. C'est la séparation, non la domination ; une séparation qui n'exclut pas la libre association »[1].

1. René Maunier : *Sociologie coloniale*, Les Editions Donat-Montchrestien, Paris, 1932, p. 49.

Bien que ces explications et circonlocutions satisfassent peu l'esprit sur l'état de droit des Dominions et qu'on puisse leur préférer des opinions plus tranchées, elles serrent la réalité de près. Pour se faire une juste idée des relations des pays au sein de l'Empire, elles sont préférables, en tout cas, aux études unilatérales de droit constitutionnel qui insistent beaucoup trop sur la notion de liberté et pas suffisamment sur celle d'unité. Elles isolent la question de droit de la question de fait et elles tendent à propager l'erreur de la rupture du lien impérial. Si la liberté des Dominions, celle du Canada par exemple, est indéniable quand elle s'applique aux problèmes qui n'affectent pas les autres pays de l'Empire, l'unité du Commonwealth n'est pas moins certaine, évidente, sanctionnée par des lois et des traités, soutenue par un puissant sentiment racique, illustrée chaque jour par une commune attitude de presque toutes les nations de l'Empire sur les grandes questions de paix et de guerre [1].

Se laisserait-on, par hasard, prendre au piège des mots ? Parce qu'on a appelé le troisième empire britannique le Commonwealth des nations britanniques, s'imagine-t-on qu'il s'agit d'une formule toute neuve comportant un sens inédit ? On traduit d'ordinaire *Commonwealth* par *Communauté*. Le sens anglais du mot échappe à presque tous les auteurs modernes. Edmund Burke a donné au mot la seule signification que lui attribuaient

---

1. Ce que nous en disons ici n'infirme en rien la doctrine autonomiste et le programme d'action nationale canadienne que nous avons exposés dans *Le Statut de Westminster*, publié par *Le Document*, édition de 1938. Plus que jamais nous restons d'opinion que le Statut de Westminster confère aux Dominions un statut égal à celui de la Grande-Bretagne et leur accorde l'autonomie la plus complète. Le but de la présente étude est différent de celui de l'analyse que nous avons faite de notre évolution constitutionnelle jusque dans ses conséquences extrêmes mais logiques. Nous nous proposons ici de montrer comment, sur le terrain économique, on a neutralisé l'effet du Statut de Westminster.

les hommes d'Etat de Londres. Il écrivait en 1796, un an avant sa mort : « Un *Commonwealth* est un grand Etat, dont les peuples ont pour loi commune une loi générale, mais avec une certaine diversité des coutumes provinciales et des usages locaux conservés ». En quoi cette définition diffère-t-elle de la notion que l'on a communément d'un empire ?

Cela suffit à éclairer les évolutions récentes, les faits actuels et même les problèmes de l'avenir. L'unité de l'Empire est faite de l'accord des volontés. Lien d'une fragilité manifeste mais en même temps d'une singulière puissance. Il n'est pas de plus solide chaîne que l'acceptation volontaire d'obligations communes. Dans notre cas, comme dans ceux de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande et de l'Afrique du Sud, elle n'est volontaire que parce qu'elle est déterminée par des intérêts. Pour tous, c'est l'intérêt de la race, de la culture, de la langue, des institutions politiques. Ce à quoi s'ajoutent, pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande, le facteur sécurité militaire, et, pour le Canada, le facteur intérêt commercial. La vie nationale canadienne dépend, en une large mesure, de l'expansion agricole et industrielle, et des marchés extérieurs, par conséquent des marchés britanniques.

Grave problème entre tous. L'Angleterre a été amenée en 1931 et 1932 à abandonner le free-trade qui avait fait sa fortune pendant plus d'un siècle pour lui préférer un régime protectionniste au service de la production agricole et industrielle de ses Dominions ; d'autre part, poussé par le nationalisme économique de certains grands pays importateurs, y compris les Etats-Unis, et affamé par la crise de 1930, le Canada a fait les premières avances, ouvert la voie à l'impérialisme économique et contraint la Grande-Bretagne à accepter le principe d'un bloc économique impérial.

Malgré les conflits d'intérêt entre les Dominions et la métropole, la conférence impériale d'Ottawa en 1932 a donné lieu à douze accords de commerce, aux mérites discutables. Aux séances de l'Institut international de coopération intellectuelle de 1933, le professeur Coatman expliquait la situation comme il suit : « L'avenir était sombre à cette époque et, étant donné l'ampleur du chômage ici (en Angleterre) et au Canada, il était naturel que l'esprit des gens fût dominé par ce programme à court terme d'accords commerciaux et autres ». Interprétés d'un point de vue individualiste par chaque pays, les accords n'étaient pas sans reproche. Le professeur Balley, de l'Université de Londres, était d'avis qu'*il n'y avait rien dans l'histoire du Commonwealth britannique qui fût plus de nature à dissoudre l'union des divers associés que les accords d'Ottawa.*

La même idée était reprise par le professeur Jacob Viner, de Chicago, qui disait : « Je suis convaincu qu'un impérialisme donnant donnant n'assure pas de promesses d'avenir à l'Empire britannique. Si les Britanniques s'appliquent systématiquement à retirer des bénéfices mutuels de leur Empire ils constateront qu'ils sont de trop bons marchandeurs pour rester bons amis ». Ce sont là des opinions respectables. Mais après le Statut de Westminster, il ne restait plus aux hommes d'Etat que de tenter de refaire l'unité de l'Empire sur le terrain économique, quels que fussent les dangers de l'entreprise. Ils ne pouvaient espérer réussir pleinement du premier coup. Ils ne s'y attendaient pas. L'union complète des nations britanniques en une étroite et constante collaboration restera toujours affaire de compromis et d'adaptation.

De ce qui précède, une conclusion s'impose : c'est que, à tout considérer et à tout peser, M. R.-B. Bennett a fidèlement

exposé la situation lorsqu'il a dit : « Les peuples de l'Empire, conscients des avantages qui résulteront nécessairement d'une association économique plus étroite, ont réussi, à force de désintéressement, de patience et de bonne volonté, qui permettaient de tenir compte du point de vue de l'autre, à inaugurer une politique douanière impériale qui apportera à chacun un avantage réel et permanent ». M. Bennett a fait plusieurs autres déclarations dans le même sens, tendant toutes à démontrer que les nations de l'Empire, ayant enfin pris conscience de leur solidarité, avaient jeté les bases d'une nouvelle association économique.

C'était d'ailleurs l'opinion de ceux qui ne partageaient pas l'enthousiasme de M. Bennett et de ses collègues et qui voyaient un danger pour leur propre liberté. On se souvient, par exemple, de l'attitude distante et froide de la délégation de l'Etat libre d'Irlande. Le vice-président de l'Etat libre, M. Sean-T. O'Kelly, a refusé de passer un traité de commerce avec l'Angleterre. Tous les autres Dominions étaient désireux de s'assurer des avantages certains sur le marché anglais ; pour cela ils n'hésitaient pas à se lier d'une façon plus ou moins compromettante. La délégation de l'Etat libre d'Irlande plaçait la liberté absolue de son pays au-dessus des avantages économiques que pouvait lui procurer un traité de commerce. Elle a signé des ententes avec les Dominions ; mais elle n'a pas voulu d'un accord avec l'Angleterre. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que l'Etat libre d'Irlande, après avoir souffert pendant quelque temps de la guerre économique que lui a faite la Grande-Bretagne, a maintenu sa place sur le marché anglais, pour plusieurs de ses produits.

L'Etat libre d'Irlande n'était pas le seul Dominion à regarder d'un œil suspect ce qui se passait à Ottawa. Il y avait aussi l'Afrique du Sud qui n'aimait pas du tout l'empressement avec

lequel d'autres Dominions faisaient bon marché d'une partie de leur liberté.

Le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande ayant accordé aux exportateurs anglais le droit de réclamer devant leurs commissions du tarif la chance d'une *concurrence raisonnable,* l'Afrique du Sud a refusé d'accorder ce même privilège. Elle y a vu une menace, lointaine peut-être mais certaine tout de même, à son autonomie constitutionnelle. Le ministre plénipotentiaire de l'Afrique du Sud à Washington, M. E.-H. Louw, s'expliquait là-dessus, le 29 novembre 1932, dans un discours à Montréal : « L'actuel gouvernement de l'Afrique du Sud a toujours été fortement opposé à l'unité économique de l'Empire. Il s'est toujours refusé d'être partie à un accord qui limiterait sa liberté d'action dans ses relations avec les autres pays du monde. Une telle limitation serait en effet non seulement dommageable au point de vue économique mais elle mettrait en danger et restreindrait l'indépendance politique qui résulte du Statut de Westminster ».

Les tarifs protecteurs impériaux adoptés à Ottawa réclamaient une union plus étroite des pays britanniques dans les divers domaines de l'activité humaine. On n'a qu'à parcourir, par exemple, les comptes rendus des conférences impériales depuis une douzaine d'années, pour voir qu'en même temps que l'on s'efforçait d'améliorer les relations commerciales entre les nations du Commonwealth, on ne négligeait pas pour autant les autres formes de collaboration : immigration, défense, échange de moyens de culture, etc. Dès qu'on a convenu d'une politique tarifaire impériale, pour employer l'expression de M. Bennett, les autres modes de coopération allaient de soi.

C'était un curieux retour aux idées de Joseph Chamberlain, qui avait tout prévu. Pour lui l'union politique était de beaucoup

la plus importante et la plus urgente. Mais pour y arriver, il fallait tout d'abord s'entendre sur une forme quelconque d'union commerciale, ainsi que le disait M. Achille Viallate dans les cours qu'il donnait en 1921 à l'*Institute of Politics* de Williamstown, Massachusetts, en parlant de l'impérialisme économique britannique : « Une union commerciale, sous une forme ou sous une autre, doit précéder ou accompagner des relations plus étroites, l'histoire ne montre-t-elle pas que, sans elle, aucune coopération permanente n'est possible ? » Remarquons bien les mots de la fin : *aucune coopération permanente n'est possible.* La permanence de la coopération, mise en péril par la liberté politique acquise par les Dominions, devait donc se refaire sur le terrain économique.

M. Viallate allait plus loin. Il exposait dans le détail les intérêts que la métropole avait à s'associer économiquement les Dominions autonomes et les colonies. « Accroître la richesse des colonies, disait-il, c'est préparer pour les industriels anglais des débouchés importants. Peut-on supposer que les colonies assurées d'une large prospérité matérielle, unies à la métropole par des liens économiques étroits, continueront à refuser de participer aux charges de l'Empire, de même qu'elles participeront à ses privilèges ? Leur patriotisme leur fera assurément un devoir de prendre leur part des lourdes charges financières que supporte la métropole, *pour assurer leur sécurité et la liberté de leur commerce. Où trouver ailleurs que dans les colonies autonomes, qui peuvent donner asile à une population agricole considérable, les hommes nécessaires à la défense de l'Empire, indispensables pour tenir tête aux grands empires rivaux en formation, et que la métropole ne trouve plus chez elle, ni en quantité, ni de qualité suffisante ?* »

Cette thèse a souvent été défendue par des hommes politiques d'Ottawa. Au cours des dernières années, on a entendu des députés, voire même des ministres, soutenir qu'il était ridicule pour le Canada de refuser d'accepter une part des charges découlant de la défense impériale alors que le Dominion retirait des avantages considérables du traité anglo-canadien.

Il ne s'agit plus seulement de poser en défenseurs de la culture anglaise, des traditions britanniques, des libertés parlementaires et de la démocratie, il s'agit de défendre nos industries, notre commerce d'exportation, l'emploi des ouvriers, les salaires des pères de famille en même temps que les dividendes des actionnaires. Cela parle une langue que tout le monde comprend, du capitaliste à l'humble ouvrier. Sans doute jamais le Canada ne sera compromis au point de dépendre entièrement du marché anglais. Mais il suffira que de grandes entreprises fassent de bonnes affaires avec l'Angleterre pour que l'argument soit présenté et soutenu avec grande ténacité par la presse et les hommes politiques.

Quand on songe par ailleurs à l'influence qu'exercent les nations riches sur les nations pauvres, aux infiltrations économiques des Etats-Unis et de l'Angleterre en Amérique Centrale et en Amérique du Sud, à la vassalité que la *colonisation* du dollar et de la livre sterling a entraînée pour une vingtaine de pays neufs ou faibles, il n'y a pas lieu de se demander ce qu'un accord de commerce rigide et inviolable peut signifier pour un pays comme le nôtre, uni déjà à l'Angleterre par des liens de sentiment et par les placements énormes de capitaux anglais. En 1932, trop peu ont pesé les conséquences inévitables que les ententes devaient avoir sur l'avenir du Canada.

M. William-H. Moore les en avait pourtant avertis en termes clairs, lorsqu'il terminait ainsi son discours du 20 octobre 1932 aux Communes : « Il peut sembler que nous nous occupons d'articles de commerce, tels les bicyclettes, les gants, le beurre, les œufs, etc., mais en réalité nous sommes à un tournant de l'histoire. Je ne puis me défendre de croire que nous entrons dans une nouvelle phase du développement de l'Empire. Nous avons d'abord connu la phase des entraves ; le commerce avait à surmonter toutes sortes d'obstacles, mais les hommes finirent par se fatiguer et se libérèrent des entraves. C'est alors que l'Empire britannique perdit les colonies américaines, mais trouva sa propre voie.

« Pendant une centaine d'années nous avons eu de l'Empire une nouvelle conception fondée entièrement sur la liberté des pays qui le composent. Ce fut une période merveilleuse : la population des Iles britanniques augmenta de 17 à 50 millions d'habitants. Notre pays, sous différents régimes, réussit à établir ce qui, jusqu'à la période de marasme actuelle, était reconnu pour être le mode d'existence le plus amélioré qu'il y eût dans le monde entier. Nous aurions surmonté nos difficultés si nous avions bien voulu nous montrer patients et raisonnables les uns envers les autres. Mais voici que nous entrons, ce me semble, dans une troisième phase de l'Empire où le commerce sera encore restreint et où, par une ironie du sort, on nous demande de forger nos propres chaînes ».

Ç'avait été la conclusion d'un discours remarquable de pondération et de profondeur de pensée. Mais à la séance du soir — ce souvenir est encore vivant dans notre mémoire — le premier orateur, M. W.-D. Cowan, conservateur de Long-Lake, avait commencé en ces termes : « Si l'Empire britannique ne

peut pas nous sortir ou ne nous sort pas du marasme dans lequel le monde s'agite depuis plusieurs années, qui donc le fera ? La seule façon possible d'atteindre un résultat, c'est que les différentes nations du *Commonwealth* s'unissent et, une fois unies, s'assemblent à un endroit donné pour résoudre nos problèmes... » M. Cowan n'était pas le seul à n'avoir pas compris M. Moore.

Léopold Richer

Le chant du vieux pays
(fin)

Jeux et Souvenirs

Il est plus aisé de façonner une belle vie lorsqu'on peut l'appuyer sur le socle vigoureux des souvenirs d'enfance et plus facile de concrétiser dans le réel des rêves d'avenir lorsqu'ils ont pris naissance dans un décor robuste et calme.

La ville ne donne pas cet appui. L'existence y est trop superficielle, trépidante, tissée tout entière de main d'homme. La campagne au contraire possède le silence, l'étendue, la cadence paisible des saisons. Elle est faite de main de Dieu. A cause de cela, elle peut marquer durablement une âme d'enfant. Certaines demeures sont véritablement des creusets où s'élaborent de beaux et féconds souvenirs.

Souvenirs de jeux magnifiques : de chariots fabriqués avec une caisse et quatre couvercles de pots de graisse en guise de roues et dévalant les chemins creux ; de canoës faits d'une boîte à cierges ou de vieux bidons et cinglant sur les ruisseaux ; de cabanes de rondins construites dans les bois ou au sommet des sapinettes, de flottilles d'écorces ou de coquilles de noix lancées sur les étangs ; d'arc et de flèches, de lance-pierres ou de catapultes, de petite guerre organisée avec les petits paysans ou les enfants des domestiques. Souvenirs de pêche à la grenouille ou aux têtards ; de pies ou de faucons apprivoisés.

Souvenirs de dégringolades du haut des meules de paille ou de foin ; de vaches pacifiques prises au lasso par des admirateurs de Buffalo Bill ; de découvertes merveilleuses dans le capharnaüm des greniers ; de poursuites et de jeux de détec-

tives, à la lampe électrique, dans les corridors interminables ; de vastes explorations où nous devions, à intervalles réguliers, sonner de la trompe pour prévenir la maison que nous n'étions pas perdus ; de bains pris, à l'insu de nos parents, dans les fontaines et les mares ; de rendez-vous de pirates donnés par message chiffré à minuit au fond du grenier et que le passage d'un rat ou d'une chouette semait de terreur panique ; de ce jour où, à la suite de quelque gronderie, nous mîmes à sac le garde-manger pour entasser des provisions sur le porte-bagage des bicyclettes et partir à tout jamais : première expédition qui prit fin sans gloire deux kilomètres plus loin, lorsque la girouette ne fut plus en vue.

Souvenir d'une maman merveilleuse qui permettait ou inventait les jeux les plus aventureux et comprend si courageusement aujourd'hui ma vie devenue elle-même une aventure.

Souvenirs de cet hiver de 1917 où il y eut tant de verglas sur les routes qu'il fut impossible d'atteler les chevaux et que tous les invités venus pour la fête de Noël durent rester huit jours à la maison en attendant le dégel. Jamais les Gérauds ne virent pareils glissades, traîneaux, patinages sur les mares, boules de neige et jeux de trappeurs.

Souvenirs du Chapdeuil, à vingt kilomètres de là, où nous allions en break ou à bicyclette et dont les images se confondent avec celles des Gérauds ; de son étang minuscule dont je faisais le tour à grand renfort d'acrobaties dans l'entrelacs des racines et des branches tombantes, où je faillis m'enliser en marchant sur la vase par relais successifs de planches ; de la girouette que nous avions, à coups de carabine, transformée en écumoire.

Souvenirs d'autres demeures seigneuriales celles-là et marquant notre mémoire d'images médiévales. Francs, où nous écou-

tions la merveilleuse histoire de ce grand-oncle qui échappa à la fureur des républicains grâce au sang-froid de sa femme. Lorsque les bleus pénétrèrent dans le château pour le fouiller, elle cacha son mari sous le tapis mis en tas au milieu de la pièce et, assise sur une chaise basse, raccommoda tranquillement une déchirure : « Vous pouvez chercher partout », dit-elle aux hommes qui enfoncèrent portes et placards mais ne trouvèrent rien.

Aujourd'hui encore, on garde précieusement à Francs, dans une vitrine, l'étui à aiguille qui rappelle cet épisode. Teinteillac, où j'appris à monter à cheval, où, juché sur une bête de chasse à courre et filant à travers bois, je sautais, bien malgré moi... une voie de chemin de fer. Marouatte, couronné de créneaux, flanqué de tours, au donjon dominant toute la vallée, Marouatte château de légende où, mi-ravis, mi-tremblants, nous recherchions souterrains et oubliettes, où, en équilibre au-dessus des machicoulis, à soixante pieds de haut, nous jouions aux chevaliers.

Jeux de Roi qui furent, tout le temps de la guerre et aux vacances les jeux de mon enfance. Jeux formateurs, car affûter des merles, fabriquer des moulins à vent dans des coques de noix ou des roues à aube dans les ruisseaux, tailler des arbalètes ou galoper dans les bois sont des jeux immuables dans le temps et dans l'espace. Ils furent ceux de Virgile enfant et amusent encore les petits indigènes d'Océanie, d'Asie ou d'Afrique.

L'homme, quelle que soit la forme que prennent ses besoins, devra toujours se chauffer, se loger, se nourrir, se défendre. C'est parce qu'ils sont solidaires de ces instincts essentiels que les jeux de la campagne exercent une action sur l'enfant. Les jours où il devra construire une cabane, allumer un feu ou se mettre à l'affût marqueront ses souvenirs et seront pour lui

générateurs de force et d'équilibre. Le Scoutisme l'a bien compris qui a mis l'aventure et le camp à portée des garçons.

A la ville, jeux et jouets ne peuvent avoir cette influence. Ils sont basés sur l'artificiel, non sur de l'essentiel. Ils laissent rarement des souvenirs vivaces.

Avoir eu une enfance étayée et prise dans le cadre d'une vieille demeure est un don précieux et rare aujourd'hui. Il n'est aucun orgueil à en tirer, mais simplement un sens plus clair de sa propre responsabilité et une raison nouvelle de faire de sa vie un acte sain et sans bavures.

Les quatre saisons

L'homme était fait pour respirer au rythme à quatre temps de la terre. Les grandes vagues successives de la nature : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, sont sources d'équilibre, de bien-être, de plénitude physique. Leur action est douce, à peine perceptible. Aux lagons des Iles du Sud ou dans certaines jungles, on se sent en quelque sorte animalisé par une emprise trop forte du sol, de l'eau, du soleil. En nos pays de mesure, cette influence n'est plus qu'un accompagnement discret, en sourdine, mais nécessaire pourtant à la parfaite harmonie de la vie. Les villes, sans nuances ni transitions, ne connaissent plus que l'hiver et l'été. L'homme, essoufflé, y respire à deux temps.

Il y a une telle diversité, une telle ampleur en cette coulée des quatre saisons aux berges de l'année.

Au printemps, les premiers parfums de fleurs percent sous l'odeur de bois sec de l'hiver. Des effluves de terre grasse et de sève suintante montent. Un renouveau de vie fait éclater les bourgeons, éveille dans les halliers la chanson des amours et fait battre le sang aux veines des jeunes hommes. Brûlé, sentant

la paille coupée et la poussière sèche, l'été, écrasé de chaleur s'achemine vers l'apaisement mordoré de l'automne. Le sommeil de l'hiver s'étend en grisaille et blancheur de neige. Les bruissements du printemps parmi les verts tendres des feuilles nouvelles, l'atmosphère musicale de l'été crissant et bourdonnant d'insectes, s'amenuisent jusqu'aux silences de l'hiver où, le soir, les notes de l'Angelus semblent portées sur un air translucide, cassant comme du verre filé. D'un bout à l'autre de l'année, toute une gamme de parfums, de couleurs, de bruits et de silences environne l'homme, le pénètre, le fait participer à tous les grands courants de la vie végétale et animale.

Il semble que ces notions soient perdues aujourd'hui. Le progrès matériel est parti sur une voie fausse en obligeant les hommes à s'enfermer dans les villes. La facilité des moyens de communication aurait dû repousser les habitations en dehors des cités, réservant à ces dernières bureaux et magasins.

La foule ne peut plus connaître la respiration à quatre temps de l'année, la cadence apaisante des saisons. Aux vacances seulement, à la mer ou à la campagne montagne, elle goûte désespérément un air qui devrait être son lot quotidien.

A cause de cela, la plus humble maison perdue dans la campagne, recèle plus de richesses qu'un appartement somptueux au cœur d'une capitale. L'homme se trouve dans la première sur une nef en haute mer. Il admire la beauté des nuits, les levers et les couchers de soleil. Il possède le silence et s'intègre aux fluctuations de l'immensité qui l'entoure. Dans le second, il n'est plus qu'une pauvre épave ballotée en rond dans un bassin public.

Cuisine

Dans toute vieille demeure périgourdine, la cuisine est la pièce principale.

Vaste, aux antipodes certes des cuisines minuscules, chirurgicales et laquées de l'Amérique, elle est meublée d'une immense table et d'une ou deux autres plus petites, d'un ou deux bahuts, d'une grande armoire montant jusqu'aux solives du plafond, parfois d'un lit où couche quelque enfant des domestiques, d'une pendule à balancier de cuivre, d'une dizaine de chaises, d'un ou deux fauteuils de paille et quelques menus autres meubles.

Bûches et fagots sont entassés dans la caisse à bois. D'un côté de la cheminée, un feu de braises ou de sarments brûle sous les tourtières, sous les pots pendus à la crémaillère, sous les casseroles posées sur leur trépied. De l'autre, le tournebroche étire tout un jeu de poulies et de cordes jusqu'à la grosse pierre qui sert de contrepoids.

Deux seaux placés sur l'évier avec la « cassette » pour puiser l'eau. Quelques casseroles de terre chauffent sur le « potager » à cinq ou six trous qui permet de faire la cuisine au charbon.

Au vaisselier étincelle la batterie de cuivre orgueil de la cuisinière. Dans une soupente les pots de fonte noirs et ventrus dont un, gigantesque, que l'on prête à l'entour pour la soupe des battaisons, voisinent avec les fers à gauffres, poêles, moules à gâteaux, grils et ustensiles de toutes sortes.

Aux poutres du plafond sont plantés des alignements de clous auxquels on suspend les jambons et, à la saison des foies, les oies grasses accrochées, plumées, par le cou.

Dans la buanderie attenante se trouve le cuvier de terre cuite pris dans la maçonnerie avec le poêle de fonte, le four à pain, le four à pâtisseries, le pétrin, les pelles de bois pour enfourner ou sortir le pain.

Comme tout bon périgourdin, j'ai passé dans la cuisine le plus clair de mon enfance.

Il y avait tant de joie dans ces vastes salles aux multiples placards, aux recoins mystérieux où cessait la contrainte de la salle à manger et du salon ! Il y avait les fonds de casseroles à « racler », les pots de confitures, les restes de tartes ou de massepains et, à quatre heures, les « frottes », gros croûtons de pain frottés d'ail et d'huile et saupoudrés de sel, goûters odorants et sains qui furent ceux d'Henri IV en son manoir gascon.

Il y avait le remue-ménage magnifique de la cuisine lorsque, bavardant et cancanant, les femmes venues pour plumer les oies s'exclamaient ou se désespéraient sur la plus ou moins grande taille des foies, tandis que nous réclamions la trachée des victimes pour en faire des sifflets.

Il y avait surtout les domestiques qui nous faisaient amuser et nous gâtaient, ces domestiques d'autrefois, familiers et respectueux, qui naissaient et mouraient dans la même maison et dont on gardait au service de la famille les enfants et les petits-enfants. Le jardinier savait si bien fabriquer des arcs et des flèches, des pièges ou des canons de sureau ! La vieille Eugénie, morte au Chapdeuil, guérissait si bien les maux de tête en renversant un verre plein d'eau sur la paume de la main ! Antique souvenance des pratiques de sorcellerie du Périgord : si des bulles d'air montaient au fond du verre, le mal s'en allait, échappé avec les bulles.

Un art renommé se créait dans ces demeures périgourdines. Combien de plats délicieux inventa la science de nos grand'mères qui ne dédaignaient point de paraître à la cuisine et se faisaient un honneur de composer elles-mêmes de succulentes recettes : confits d'oie, pâtés de foie gras, cèpes, « flaugnardes » dorées, « miques » et « cruchades » de farine de maïs, truffes cuites sous la cendre, truffes au champagne, « merveilles » dont les formes

bizarres se tourmentaient dans l'huile bouillante. Des chefs-d'œuvre composaient ces invraisemblables menus où huit ou dix plats de viande défilaient à la suite les uns des autres sans compter, bien entendu, les potages, salades, œufs, truffes, légumes ou desserts.

Une gamme de vins savamment orchestrés accompagnait ces agapes et, dans la salle à manger dallée de pierre, devant la haute cheminée assombrie par les boiseries des placards insondables creusés dans l'épaisseur des murs, le repas, dans la stricte observance de ses règles de courtoisie et d'abondance, devenait un rite.

Accoutumés aux grillades et aux légumes verts, nous ne supporterions plus aujourd'hui cette somptuosité de jadis. Fils dégénéré d'un père qui sait reconnaître au goût et au fumet le millésime d'un cru et possède à fond l'art impondérable de servir, à chaque moment et avec chaque plat, le vin exact qui convient, je distingue le Bordeaux du Bourgogne à la forme de la bouteille !

Il me reste le respect. Ce respect que ne connaissait pas un vieux serviteur célèbre dans la famille.

Il portait un jour, à la fin du dîner, une bouteille infiniment vénérable et précieuse sous sa couche de poussière et de toiles d'araignée. — Tu ne l'as pas secouée au moins ? lui dit mon grand-père. — Noun pas, Moussur, ma chei a mem, répondit-il, en patois. Non pas, Monsieur, je suis à même... [1] Et à bras raccourcis, il secoua la bouteille !

---

1. Dans le sens de : Je suis « après », comme dirait chez nous la servante de table, si nos vins prenaient le même âge et nous les mêmes précautions (N. D. L. R.).

Le grenier

Le grenier des Gérauds, remplacé depuis deux ans par des chambres à coucher, n'existe plus aujourd'hui, mais demeure inoubliable, en nos souvenirs d'enfance.

Formant une salle longue d'une vingtaine de mètres et large d'une dizaine, il couvrait presque entièrement le corps de bâtiment central.

Douze générations avaient successivement entassé là tout ce qui paraissait une source d'embarras. Il y avait peu de place libre. Mais quel royaume merveilleux de mystère et de rêve pour les explorations, jeux et découvertes !

Au coin de la ferraille où s'enchevêtraient, sous une commune épaisseur de rouille, cercles de barriques, essieux de charrettes, patins à glace ou à roulettes, couteaux sans manches, trousseaux de clefs aux destinations inconnues, grilles de fourneaux, carcasses de parapluie ou de voitures d'enfants, ressorts de sommiers, fil de fer, chaînes de tout calibre, pincettes, chenets, poulies, instruments de toute sorte brisés ou déformés, on trouvait infailliblement tout ce qui était nécessaire pour équiper un chariot, consolider une cabane ou gréer une embarcation. Des malles de peaux de sanglier cloutées de cuivre et poils à l'extérieur, des selles, des harnais, des bâts, des fusils à pierre, des pistolets d'arçons, fournissaient décors et matériel pour les grands jeux d'attaque de la Diligence. Bahuts, bluttoirs, coffres, pétrins et armoires servaient à se dissimuler ou à se mettre à l'affût. Cachettes héroïques où les rats, la nuit, dansaient des sarabandes, où les chouettes parfois trouvaient asile, où les vers crissaient en forant leurs dédales dans les bois et les papiers.

Au grenier du Chapdeuil, un cercueil pendait, fixé par quatre cordes, à une poutre. Commandé sur mesure par un grand-oncle précautionneux qui se méfiait de sa haute taille et voulait que tout fût prêt à l'heure de sa mort, il constituait un abri macabre, mais sûr. Les tiroirs où nos grands-pères, naguère, rangeaient soigneusement ficelés, tous les restes de chiffons, étaient avec de vieux draps, des rideaux et des couvertures en loques, une mine inépuisable pour les déguisements ou l'ornementation des tentes de Bédouins ou de Sioux. Notre mère nous laissait une grande liberté dans ces fouilles. Comment ne l'eût-elle pas fait, elle qui, aux greniers de Rocgauthier utilisait, pour se deguiser, d'authentiques gilets Louis XV.

La charpente, complexe et majestueuse comme une carène de vaisseau, offrait un champ d'acrobaties que Tarzan lui-même n'eût pas dédaigné. Nous allions d'un bout à l'autre de la salle par la voie des airs, sans toucher terre, montant jusqu'au sommet du faîte, sautant de chevrons en chevrons, et rampant à plat ventre jusqu'aux extrémités des plus grosses poutres, malgré les toiles d'araignée épaisses et gluantes, qui s'agrippaient à nous comme des mains. Nous quittions parfois le grenier par cette voie et, passant par les lucarnes, nous prenions les toitures pour carrière de nos exploits. Nous passions d'un toit à l'autre et installions même, pour prendre des bains de soleil clandestins, des chaises-longues en équilibre sur les tuiles. Notre père sut, beaucoup plus tard seulement, pourquoi il y avait tant de gouttières aux plafonds et notre mère pourquoi il fallait, les jours de pluie, installer tant de cuvettes et de bassins pour en atténuer les dommages.

Il n'y a plus guère de greniers de ce style aujourd'hui. Les générations nouvelles les ont pillés de tous les objets de valeur

qu'ils contenaient. Les vieux livres découverts ont pris place maintenant dans les bibliothèques et les vieux meubles réparés ornent les pièces. Des esprits organisés et précis ne comprendront plus désormais cet orgueilleux désordre et cette nonchalance poussiéreuse des greniers. Les choses seront rangées dans des cartons étiquetés et inspectés à intervalles réguliers. Et il n'y aura même plus de toiles d'araignée.

Reconnaissance

Témoin de siècles de robustesse, parcelle de paix vigoureuse et dure qui, loin de tous les bruits du monde berça mon enfance et vit éclore tous mes rêves, terre solide où, dans les longues promenades solitaires qui deviennent peu à peu des colloques avec Dieu, une vie menée en apparence bride abattue peut fixer en elle-même les limites volontaires de sa propre aventure, cadres d'honneur et de haute tenue où s'était créée une forme paisible du bonheur, les Gérauds m'ont marqué d'une empreinte ineffaçable. Je leur garde une reconnaissance profonde en même temps qu'à tous ceux qui, de générations en générations les ont faits ce qu'ils sont.

Il m'est arrivé, aux heures où tout va mal, où tout s'écroule autour de soi, où Dieu lui-même semble s'éloigner, aux heures troubles où l'on erre sans but par les rues de la grand'ville, il m'est arrivé de partir sans raison, de fuir vers les Gérauds, simplement pour retrouver ces vieux murs aimés, pour sentir un appui, quelque chose de solide, de stable, toutes ces images qui mettent une clarté sur le passé. Et ce refuge m'a toujours été favorable.

Pour avoir constaté parfois combien l'absence de ces souvenirs était une lacune chez des hommes par ailleurs de très

haute valeur, j'ai réalisé l'inestimable prix d'une maison familiale avec ses grandes salles, son parc, ses bois, ses ruisseaux, ses paysans et ce rythme même de la nature qui vient battre ses murs au ressac éternel des choses.

L'électricité, le téléphone, la T. S. F., le chauffage central prennent aujourd'hui les Gérauds dans un tramail auquel on n'échappe pas. Les autos et la facilité des communications ont rompu leur isolement. Ils furent un foyer séculaire de silence, de calme et de robustesse. Ils ne sont plus qu'une escale.

Il faisait pourtant bon vivre dans ces vieilles demeures. Mais ce temps est achevé. Il était basé sur la stabilité des fortunes terriennes, sur les traditions familiales et ce passé n'est plus qu'une chose brisée, mais dont il ne faudra pas, pour la valeur même de l'avenir, perdre la souvenance.

Il y a beaucoup de choses que j'ai tues dans ces pages, beaucoup d'impondérables que je n'ai pas su saisir, beaucoup d'anecdotes que je n'ai pas rappelées. Cela est mieux ainsi. Faite pour raconter des histoires, des voyages ou des aventures aux garçons, ma plume n'était pas assez puissante pour traduire tout ce qu'il y avait à dire. Ces pages ne sont qu'un très humble témoignage. Et je n'ai pas voulu que ce chant du vieux pays fût autre chose qu'une chanson.

Guy de Larigaudie

Le Sens des Faits

Le R. P. Paul-Victor Charland au Collège de Lévis

Cet excellent religieux, que la mort vient de ravir à l'Eglise, avait fourni une longue carrière dans l'Ordre des Frères Prêcheurs : cinquante-trois ans de vie dominicaine dans la province de Québec et aux Etats-Unis. C'est là certes un nombre impressionnant et on serait bien tenté de croire que c'est toute la vie qui a suivi les années de formation. Et cependant à ces années si pleines de travaux de tout genre, il faut encore ajouter les neuf années si laborieuses que le regretté défunt dépensa au service de sa première Alma Mater, le Collège de Lévis, alors qu'il s'appelait l'abbé Victor Charland. C'est cette période de sa vie que nous voudrions mettre en lumière pour payer la dette de reconnaissance du Collège de Lévis [1]. Sans doute nous n'avons pas eu l'avantage d'être l'élève du R. P. Charland, mais nous l'avons vu à l'œuvre pendant quatre ans et nous avons interrogé les quelques rares survivants de ses anciens élèves. Ce petit article est fait de nos souvenirs personnels et du témoignage de ceux qui ont suivi les leçons du premier professeur de Rhétorique du Collège de Lévis.

* * *

Victor Charland n'avait pas encore dix ans quand il commença ses études au Collège de Lévis en décembre 1867. Il y fit ses Eléments latins en 1870-1871, après quoi il entra en Quatrième au Séminaire de Québec, le Collège de Lévis n'ayant pas encore de cours classique complet. Il appartenait à cette classe remarquable dont Joseph-Edmond Roy a décrit les étapes dans un volume fort intéressant.

Revenu au Collège de Lévis après sa Philosophie en 1877, l'abbé Charland fut aussitôt lancé dans l'enseignement, suivant

1. Nous sommes d'autant plus heureux d'accueillir ce témoignage de gratitude que la Revue elle-même considère le P. Charland comme son fondateur. C'est lui qui en 1895 lançait à St-Hyacinthe le « Rosaire », devenu plus tard la « Revue Dominicaine » (N. D. L. R.).

une coutume que Rome a si justement abrogée. Le cours classique était alors en pleine voie d'organisation, sous l'habile direction de l'abbé Lionel Lindsay. Chaque année une classe nouvelle s'ajoutait aux précédentes et c'est ainsi que le cours fut complet en 1882. Dès la deuxième année, l'abbé Charland fut chargé de la classe de Belles-Lettres, mais en même temps il préparait quelques élèves au baccalauréat et dès lors il devint le titulaire de la Rhétorique, fonction qu'il garda jusqu'à son départ en 1886.

* * *

Professeur de Rhétorique à vingt ans : c'est un fait que les nécessités du temps peuvent expliquer. La tâche du jeune professeur était bien lourde. Les matières scolaires n'étaient pas comme aujourd'hui attribuées à des professeurs distincts. L'abbé Charland devait enseigner tout à la fois la littérature, le latin, le grec et l'histoire. Les manuels étaient rares aussi bien que les traductions des auteurs grecs et latins. La bibliothèque pédagogique des professeurs était encore à créer. Les instruments de travail n'étaient donc pas abondants.

Ces conditions si peu avantageuses ne découragèrent pas M. Charland. Il avait pour lui l'ardeur de sa jeunesse, le feu sacré, l'amour de l'enseignement et le désir de faire progresser les élèves confiés à sa sollicitude. Choisir avec soin les textes à traduire, les scruter à fond pour en saisir les difficultés et les beautés littéraires, en préparer la traduction juxtalinéaire : telle fut sa tâche quotidienne. Ce contact assidu avec les auteurs grecs et latins préparait le professeur à faire une classe vivante, intéressante. La correction minutieuse des devoirs en classe, l'explication méthodique des textes lui paraissaient le meilleur moyen de faire avancer les élèves. Ceux-ci avaient d'ailleurs pleine liberté de poser à leur maître les questions ou objections qui leur venaient à l'esprit. La solution ne se faisait pas attendre. Brève, claire, précise, elle satisfaisait tout le monde, car la compétence du professeur n'était pas mise en cause. Les meilleures relations existaient entre le maître et les élèves et l'un d'eux a pu écrire : « Il nous traitait comme des amis, plutôt que comme ses élèves, car il n'était pas beaucoup plus âgé que nous, et nos rapports étaient tout à fait fraternels ».

Mais c'est dans l'enseignement de la littérature qu'éclatait la supériorité de M. Charland. Avide de lecture, le professeur de Rhétorique entretenait un commerce assidu avec les grands maîtres, notant avec soin et transcrivant au besoin les passages les plus remarquables. Ainsi s'accumulaient les matériaux d'où allait sortir en 1884 son ouvrage « Questions littéraires ». Ses élèves en eurent les primeurs et s'en montrèrent enthousiastes. Dans ses cours, M. Charland recommandait la lecture des modèles. Il avait ses auteurs favoris, entre autres, Lacordaire, Montalembert, Mgr Dupanloup, l'abbé Maury et surtout Louis Veuillot. Les élèves apprenaient par cœur des passages des grands orateurs et les déclamaient en classe. Ils prirent ainsi le goût des belles et bonnes choses.

Le succès répondit aux efforts du professeur. Le Collège de Lévis, affilié à l'Université Laval en 1879, présentait cette même année ses premiers candidats au baccalauréat de Rhétorique. La meilleure copie en composition française valut à son auteur le prix du Prince de Galles et c'est un des élèves de M. Charland qui eut cet honneur, M. Alphonse Bernier aujourd'hui l'honorable juge Bernier, de la Cour d'Appel.

A un labeur déjà si écrasant, le professeur de Rhétorique joignit encore la préfecture des études pendant que le titulaire de cette charge, l'abbé Lionel Lindsay, était allé étudier la philosophie à Rome (1884-1885). Les douze classes des deux cours classique et commercial étant alors sous la direction d'un unique préfet, on devine le surcroît de travail qui s'imposait pour s'occuper de vingt professeurs et de trois cents élèves. Mais c'est ordinairement aux hommes les plus occupés que l'on demande les efforts les plus héroïques.

M. Charland avait une âme d'artiste naturellement portée vers le beau et ce culte qu'il professait pour le beau, il voulut le propager autour de lui. Voilà pourquoi nous le voyons fonder en 1880 la Société Palestrina, chorale à voix égales destinée à rechercher et à exprimer le beau par les harmonies vocales. Après des journées bien remplies, ce travailleur acharné sacrifiait encore chaque semaine quelques-unes des récréations du soir pour préparer des pièces de musique vocale. La Société Palestrina figurait avec éclat dans toutes nos solennités religieuses et nos séances récréatives. Elle a contribué et elle contribue encore à former le goût musical de nos élèves.

Enfin pour être complet, il faut bien mentionner la collaboration de M. Charland aux *Annales de la Bonne Sainte Anne,* alors la propriété du Collège de Lévis. Ce travail exigeait de patientes recherches, de minutieuses analyses et des études approfondies. C'est alors sans doute que M. Charland recueillit les matériaux qui lui permirent de publier plus tard sur la grande thaumaturge tant d'écrits et d'opuscules et surtout son monumental ouvrage « Les trois légendes de Madame Saincte Anne ».

* * *

Telle fut l'œuvre de M. Charland au Collège de Lévis, œuvre considérable qui ne contribua pas peu à asseoir sur des bases solides notre cours classique. Cette activité débordante d'un jeune professeur, outre son utilité immédiate, nous prêche encore à tous le bon emploi du temps, la fidélité à la tâche quotidienne, le dévouement à la cause si importante de l'éducation. Le Collège de Lévis conservera précieusement la mémoire de son premier professeur de Rhétorique, l'abbé Victor Charland.

Elias Roy, prêtre

Où l'on fond nos cloches

Pour longtemps se sont fixés sur les bords du Saint-Laurent, les choses aussi bien que les hommes du Nord-Ouest français. Nos flèches élancées qui, dans l'enchevêtrement des toits villageois, signalent la maison de Dieu, comptent parmi ces chères importations ; nos familières et glorieuses sonneries aussi.

Rares sont les carillons diatoniques, au registre un tant soit peu étendu. Domiciliées à deux, trois ou quatre dans leurs beffrois, nos cloches élèvent pourtant des voix plus enveloppantes, à travers des espaces plus larges, que sous bien d'autres cieux peut-être. Car, n'est-ce pas aux confins seulement de la vaste paroisse canadienne, que doivent s'en aller mourir leurs tintinnabulantes ondes ?

Certaines vacances passées à escalader nos campaniles — chacun a son sport — m'ont initié un peu à la genèse et à la vie de nos cloches.

Elles sont toutes importées. Nous achetions d'abord indifféremment en Angleterre, en France ou aux Etats-Unis. Mais,

depuis une cinquantaine d'années, nous centralisons nos commandes en France. Et ainsi, résonne chez nous l'airain sorti des fonderies Mears & Stainbank de Londres ; McShane de Baltimore, ou Meneely de Troy, Amédée Bollée du Mans, et surtout Paccard d'Annecy-le-Vieux, et Havard ou successeurs de Villedieu.

Au reste, l'on n'étudie pas longtemps un objet d'art, sans en désirer suivre de près la fabrication. Et, le jour où l'heureux itinéraire d'une inoubliable randonnée me fit voyager entre le Mont Saint-Michel et Cherbourg, je ne pus résister à la tentation de prendre à son croisement de Foligno, le rapide Granville-Paris qui, après dix ou quinze minutes, vous laisse à Villedieu-les-Poèles.

Discrètement grappés dans l'amphithéâtre d'un vallon généreux, déjà nous apparaissent les villas et les boutiques, les foyers et les sanctuaires de l'industrieuse cité, où les Templiers des temps reculés vinrent introduire le travail du cuivre.

Nous sommes attendus par M. André Peeters, le digne successeur des Havard et des Cornille. M. Peeters est jeune et actif. A la tête, par ailleurs, d'une fonderie d'objets divers en cuivre, il trouve le temps d'adhérer aux mouvements sociaux et catholiques. Cela n'est pas pour diminuer l'anxiété qui est déjà nôtre, de le voir dans l'enceinte même de l'historique fonderie de cloches.

Quelques minutes de marche, et, dans un décor à la fois paisible et affairé, nous y voilà. L'atelier n'est pas grand ; l'outillage y est des plus simples ; et pourtant, ne touchons-nous pas ici à l'un des sommets indiscutés de cette technique ? C'est qu'à Villedieu, on ne produit pas en série, on exécute un travail d'art.

M. Peeters nous avait ménagé une visite, aussi attachante que révélatrice, de son atelier. Aussi, n'en pouvions-nous garder qu'un souvenir très vif, à la lumière duquel nous verrons un peu aujourd'hui ce qu'est le moulage dit au trousseau. Une phrase peut nous le résumer : un moule est préparé à l'empreinte d'une fausse cloche, laquelle, par sa destruction, crée l'espace dans lequel se précipitera l'alliage pour former la vraie cloche.

On commence par élever près du four un petit feu de brique, immédiatement au-dessus duquel on pétrit le noyau ou moule intérieur. A un axe traversant verticalement le noyau en son centre, est fixé le gabarit qui, nouveau dans chaque cas, correspond cependant à des échelles constantes pour chaque fondeur.

Préalablement découpé au profil intérieur de la cloche, le gabarit, en tournant une première fois, garantit les contours mêmes de cet intérieur.

Pour passer au moule de l'extérieur, on réalise autour du noyau, une fausse cloche, dont les contours seront limités par une nouvelle rotation du gabarit, découpé cette fois à la silhouette extérieure de la future cloche. Ici intervient le travail de lettrage et de figuration, qu'assure l'adhérence à la fausse cloche de motifs de cire tout prêts. Et c'est le tour de la chape, que l'on pilonne épaisse et résistante, en prévision de la haute pression de bronze fondu qu'elle aura à contenir. Cela se termine par le moulage des anses. Il va de soi que l'on a ménagé au sommet de la chape, un passage pour le métal en fusion.

Disons que la potée servant à pétrir ce triple moule, est un ferment au crottin de cheval, dans lequel entrent de la terre, du sable et de la poussière de brique, et que l'on a armé contre tout fendillement avec de la bourre de poil de bœuf. Les portions du mélange que l'on destine aux enduits de surface, sont tamisées. Et puis, pour prévenir l'adhérence des divers moules entre eux, on en badigeonne les surfaces avec une solution de cendre et de lait. Enfin tout le temps que durent les opérations un feu lent couve sous le noyau qui sèche sans fendillement la potée au fur et à mesure de son application : le feu est toutefois éteint pour la pose des couches superficielles dont la régularité a tout à gagner d'un séchage à froid ainsi que pour l'application des motifs de cire.

A présent que sont terminés les moules il convient de laisser libre la place à la future cloche ; on détruit donc tout simplement la fausse cloche à la faveur de l'enlèvement momentané de la chape. Et tout est prêt pour le coulage.

En ce moment, un alliage de 78 parties de cuivre contre 22 d'étain est contenu à l'état liquide dans le four chauffé au bois. Il a atteint la pression requise. Un vigoureux coup de baguette lui ouvre le conduit aux moules et il comble maintenant l'espace compris entre le noyau et la chape. L'instant a été dramatique. Et si subite a été la solidification que les deux métaux constituants n'ont pu se refroidir en couches superposées.

La cloche est fondue mais elle n'est pas encore faite, car il reste à y suspendre le battant. A moins de demandes expresses, le fondeur normand s'en tient au battant lancé de jadis, dont il

préfère à tout les attaques chaudes et fières. Plus lourd, d'une course moins longue, et partant d'allure plus grave, le battant rétrolancé produirait un son plus mélancolique, en même temps qu'il permettrait l'introduction dans un même beffroi, de cloches plus grosses ou plus nombreuses.

Et voilà close toute cette série d'opérations que l'on s'obstine à taxer de mystère. Leur conduite ne relève pourtant d'aucun secret, ainsi qu'on vient de le voir. Il y a ici plus qu'un secret, il y a un ensemble d'appoints à réaliser. Et ces appoints, seul peut s'en porter garant le fondeur authentique. C'est en quoi le moulage au trousseau peut différer, par exemple, du moulage au sable.

* * *

Le train file maintenant. Et pendant qu'à vive allure s'éloigne Villedieu-les-Poèles, nous sentons que Villedieu-les-Cloches — pour user d'un terme fictif — ne disparaît pas aussi facilement. Car, en leurs pérégrinations intercontinentales, les cloches de Normandie réussissent à se faire universellement et quotidiennement entendre.

Au Canada français, ainsi que nous le disions il y a un instant, elles ne manquent pas. En le notant avec le plus grand plaisir, nous ne pouvons toutefois oublier que jadis nous eûmes, nous aussi, nos maîtres fondeurs. C'était en un temps où l'insuffisance des moyens de transport favorisait la décentralisation en matière de production lourde ; en un beau temps, où la conquête ne s'était pas attaquée au meilleur de nos énergies. En effet, entre les années 1664 et 1757, Jean Amonnet, Pierre La Tour et Etienne Simonneau coulent tant à Beauport qu'à Québec, des cloches que l'on hisse dans les campaniles de Québec ou de Boucherville, de Bonsecours de Montréal, de Saint-François ou de Saint-Nicolas.

Mais les artisans de France n'ont pas survécu. Et, s'il est arrivé en ces dernières années, que des essais aient été tentés chez nous, toujours avec le métal tout prêt de cloches fêlés ou incendiées, loin de leurs fondeurs de fortune fut la prétention de faire œuvre d'art. Pour assurer l'effloraison nouvelle de cette technique, peut-être faudra-t-il qu'un fondeur de Normandie, réditant des jours de notre régime français, vienne établir une

succursale au Québec. En plus d'un marché suffisant, il trouverait ici la matière première à conditions normales.

François-J. Brassard

Kierkegaard et Gilson

« La femme inspire l'homme aussi longtemps qu'il ne la possède pas ».
(Kierkegaard, *Le Banquet*).

Avez-vous entendu M. Etienne Gilson, dans sa dernière conférence à l'Alliance française d'Ottawa, développer le thème inattendu de la femme-idole ou de la *femme-superstition-du-poète*? Il est certain que malgré la force des raisons apportées et l'évidence des affirmations de Baudelaire et de Pétrarque, plusieurs ont conclu à une ingénieuse construction d'historien aux abois en face de personnages et de situations qui s'affirment comme historiques tout en conservant un halo légendaire. Voici ce que j'ai ouï dire : « M. Gilson nous a exposé une ingénieuse hypothèse qui semble rendre raison à la fois des affirmations et de la conduite du poète ainsi que de leur incompréhension par des esprits profanes ; mais cet essai d'explication à base d'une psychologie qui caractériserait l'âme du poète fait plus d'honneur à l'ingéniosité du penseur qui l'a découverte qu'à la réalité historique qu'elle est chargée d'éclairer ».

Cette réaction d'incrédulité est sans doute provoquée par la nouveauté de l'hypothèse et son opposition à tous les clichés historiques jusqu'ici utilisés dans l'explication des œuvres poétiques. Peut-être, perdrait-elle de son intensité, si l'idée exploitée par M. Gilson pouvait se retrouver ailleurs que chez un historien, et dans un contexte où il n'est nullement question de problème à résoudre ou de théorie à établir.

Or, un philosophe danois du siècle dernier nous offre précisément un cas de ce genre, et un cas d'autant plus probant qu'il embrasse non seulement la psychologie du poète mais celle de tous ceux qu'on pourrait appeler surhommes, c'est-à-dire, les poètes, les génies, les héros et les saints.

Dans son *Banquet*, Kierkegaard développe, en effet, cette idée que la *femme est inspiratrice* des œuvres de génie, en posant comme condition indispensable qu'elle ne devienne jamais la possession charnelle de celui qu'elle inspire, mais demeure une

sorte d'idéalité. Voici quelques-uns des textes les plus caractéristiques : « L'homme doit à la femme ce qu'il fait de beau, d'insigne, d'éclatant, car elle lui donne l'enthousiasme» (Traduction Tisseau, p. 109). « Il est donc bien vrai : c'est grâce à la femme que l'idéalité apparaît dans la vie. Beaucoup sont devenus génie, héros, poète, ou saint, chacun grâce à une jeune fille ; mais l'homme n'est pas devenu génie *par celle qu'il a obtenue...* ; il n'est pas devenu héros *par celle qu'il a épousée...* ; il n'est pas devenu poète *par la compagne de sa vie,* car par elle, il n'a produit que des enfants ; il n'est pas devenu saint par celle qui lui a été accordée, car il n'en a pris aucune... comme chacun des autres est devenu génie, héros, poète *par celle qu'il n'a pas obtenue* » (ibidem, p. 109-110).

Non seulement Kierkegaard affirme que la femme-non-possédée est la seule source d'inspiration, mais il établit la philosophie de ce fait. Il en explique d'abord le mode particulier : « Si la femme éveille en l'homme l'idéalité et par là, la conscience de l'immortalité, elle le fait toujours *négativement.* L'homme véritablement devenu génie, héros, poète ou saint, grâce à une femme, a du coup conquis l'immortalité. Si la faculté de susciter cette idéalité était positivement dans la femme, c'est l'épouse et l'épouse seule qui éveillerait en l'homme la conscience de l'immortalité. La vie montre exactement le contraire » (ibidem, p. 113). « Si l'idéalité de la femme était en soi un facteur d'enthousiasme, l'inspiratrice serait celle à qui l'homme est lié pour la vie. Mais la réalité parle un tout autre langage. Je veux dire que la femme éveille l'homme à l'idéalité et l'y rend créateur par son rapport *négatif* vis-à-vis de lui. Ainsi comprise la femme est réellement inspiratrice... A-t-on jamais entendu dire qu'une femme ait fait de son mari un poète ? » (ibidem, p. 110). Une fois affirmée la modalité sous laquelle la femme est inspiratrice, Kierkegaard donne la raison qui fonde cette affirmation, et si je prenais à mon compte, ou même ne faisais que répéter ici la philosophie qui fonde cette théorie de notre philosophe danois, je me ferais sûrement arracher les yeux par les lectrices de cette note !...

Il n'est pas nécessaire, d'ailleurs, de pousser plus loin l'analyse de ce texte ; de ce qui précède, un fait surgit, celui de la coïncidence des deux thèmes développés, à un siècle de distance, par deux penseurs aussi différents qu'on peut les souhaiter ; leur point de départ n'a aucune analogie, et cependant la con-

clusion à laquelle ils aboutissent est identique. Cette rencontre inattendue de deux pensées si dissemblables doit nous convaincre que cette fois encore, M. Gilson est dans le vrai, et que la thèse de la *femme-idole,* mais non compagne du poète, peut conserver toute son historicité sans rien perdre de sa valeur inspiratrice.

Siger

Projections

In serviendo consumor Je me consume au service de mes frères dans le sacerdoce et de l'immense famille que m'a confiée le Père commun de Rome. Devise digne de l'apôtre S. Paul et que Mgr Charles-Antonelli Lamarche, évêque défunt de Chicoutimi, a su réaliser sa vie durant, et davantage au cours de ses onze années d'épiscopat. Service portant en soi une part de récompense, puisque l'évêque traita sans cesse avec des populations croyantes et un clergé plein de zèle et d'entrain. Service onéreux parfois dans cet âpre pays de Maria Chapdelaine où il dut s'acclimater. Ce fut moins la souplesse de son caractère, secondée d'une perçante compréhension des hommes et des choses, que la simplicité de sa foi, qui l'aida à se faire tout à tous, en rompant toutes amarres, excepté sans doute la pensée du cœur, avec son passé montréalais.

En contact immédiat avec ses ouailles, il savait leur faire plaisir ; appelé au dehors en diverses circonstances, il savait leur faire honneur. Car il fut toujours un porte-parole magnifique et entraînant. Plus ou moins à l'aise dans le grand sermon doctrinal, il se retrouvait tout entier, avec ses richesses d'imagination et de cœur, dans l'allocution, le mot d'ordre, lancé de préférence aux jeunes, et, quand il y avait lieu, le pousse-café oratoire. Je l'ai entendu — souvenirs dont messieurs les reporters n'ont pu s'emparer — livrer par cœur, à Villa-Maria, un discours tissé d'un bout à l'autre de citations de Botrel, en présence du barde flatté qui n'en revenait pas ; puis, curé à Saint-Jean, à l'occasion de son 25e anniversaire de prêtrise, répondre à une douzaine de compliments et d'adresses en adoptant chaque fois le thème et le ton diversifiés que réclamait l'auditoire. Ce qui ne variait pas, c'était la portée surnaturelle des moindres réflexions et l'allure toute française d'une parole sachant exposer

pertinemment la doctrine catholique, l'orner du symbole et la marquer du trait, comme pour ajouter à sa douceur pénétrante et à sa force éternelle. Dons précieux, dons innés, cultivés par la méditation journalière et disposant le futur Pontife à son rôle de Docteur dans les combats de la vérité. Jamais, du reste, porté vers une nouvelle sphère d'action, les soucis matériels, unis au gouvernement des âmes, ne parviendront à supprimer tout contact avec ses auteurs préférés : la Bible, servant de trame et de lubrifiant à ses mandements épiscopaux, puis les Pères de l'Eglise, les grands historiens et les grands critiques.

In serviendo consumor. Quand on considère de près ce terrible mandat dont l'exécution provoque des conflits que l'histoire enregistre, sans compter des douleurs plus intimes que nul document ne révèle, on ne parvient plus à se défendre d'un sentiment de déférente sympathie à l'égard du mandataire. Vient-il à disparaître, on se demande avec une certaine angoisse où l'Eglise trouvera une taille d'homme apte à ceindre la pesante armure, un cœur d'homme prêt à soutenir l'inévitable combat. Mais l'Eglise tient en réserve un dépôt de sainteté qui est l'une de ses notes distinctives. Le sacerdoce fournit l'occasion et confère la grâce des vertus les plus hautes. Dans ses rangs l'Esprit souffle où il veut. Il saura bien diriger de façon sûre le choix de l'Evêque des évêques.

Aussi bien les pronostics au-devant des successions épiscopales se font-ils plus rares ou du moins plus discrets que naguère en pareilles circonstances. On se repose avec plus d'abandon sur la sagesse romaine, sans ignorer que cette sagesse s'accompagne souvent des surprises de la diplomatie, ou, si l'on veut, de la diplomatie des surprises.

C'est pourquoi, au matin des funérailles du saint Evêque de Chicoutimi, les cloches de sa cathédrale jetèrent aux vents du fleuve et du grand lac un carillon de douleur et d'espérance.

Les temps sont changés ?

A la première Semaine sociale de St-Hyacinthe, tenue en 1928, un conférencier du soir proposait comme remède partiel à la désertion des campagnes une attention plus efficace accordée aux divertissements et aux sports. Il citait à l'appui un article de la *Revue Dominicaine,* octobre 1925, et l'exemple de l'ancien curé de Saint-Eustache, Mgr J.-H. Cousineau, qui modifiait l'heure des vêpres pour attirer une plus

forte assistance au base-ball et... aux vêpres. L'orateur obtint une assez mauvaise presse, malgré les encouragements du Président des Semaines sociales. Réfutation *c'est-à-dire,* dans un grand journal où l'écrivain, un missionnaire agricole, lui rétorquait que des primes aux colons seraient plus efficaces (on s'en doutait) que l'encouragement au patinage et au base-ball. Echo de cette réfutation en pleine Chambre, sur les lèvres d'un ministre qui n'y mit pas toute sa salive, car il en a besoin (chose vue) pour tourner les feuillets de ses conférences. Et voilà ce qu'il en coûte parfois d'énoncer des vérités utiles ou nécessaires avant que des milliers de gens les aient clamées tous ensemble, comme en un chœur parlé.

Mais les temps sont changés, semble-t-il. Voici qu'au dernier numéro de l'*Action nationale,* dans une étude intitulée « Loisirs à la campagne », M. Jean-Robert Bonnier, un expert, reprend la thèse par ses quatre dimensions ; renchérit sur tout ce qui fut dit ou tenté auparavant ; établit la nécessité du sport outillé, puis exercé en équipes tant par les jeunes que par les plus de trente ans ; et réclame non seulement patinoires et glissoires, terrains de base-ball, de crosse et de tennis, jeux de boulingrin ou de croquet, mais tout un immeuble avec salles pour douches, culture physique, sports individuels ou collectifs, y compris ceux auxquels la femme peut se joindre sans se diminuer moralement. J'en passe... Il n'y a donc pas de censure à l'*Action nationale* ? Si, mais on dut constater, lecture faite, que ce jeune homme, avant d'écrire, avait tourné sa plume sept fois dans l'encrier.

Il observe d'abord que l'ennui sévit à la campagne, malgré les dénégations du poète attardé et du conférencier payé. Un ennui qui s'incruste, une torpeur qui s'étale, en particulier le dimanche et durant les mois d'hiver. Ce phénomène inconnu jadis, parce que la vie agricole et forestière, âpre en ses exigences, était déjà une manière de sport, sinon une aventure, s'accentue de jour en jour, grâce au travail mécanique qui n'écrase plus son homme, et grâce aux communications avec la ville, que facilitent la villégiature, l'auto, les bonnes routes et surtout la radio. Les oreilles bourdonnantes de chroniques sportives, de sketches, de chansons, d'airs de danse, la jeunesse imagine le double charme qui s'offre à qui peut voir et entendre du même coup. Elle a d'ailleurs sa petite expérience du stade et des théâtres, cinémas et restaurants. Rien de tout cela ne lui est

offert en miniature dans son village natal. « Dans ces conditions, on vient vite à ne plus avoir en tête qu'une idée fixe : fuir en vitesse vers des cieux moins pénitentiaires ». Simples randonnées d'abord, déjà fertiles en dangers de toute sorte, puis, à la première ouverture, engagement à l'aveuglette et départ. Voilà des faits dont se plaignent de nombreux chefs de famille et ce n'est pas avec exclamations indignées, sentences et doléances qu'on y remédiera.

M. Bonnier propose comme remèdes l'embellissement de la demeure familiale, des communs et des alentours, puis le jeu physique organisé, sans préjudice des cercles d'étude et des soirées récréatives. Remèdes partiels, sans doute, mais qu'on doit appliquer comme si chacun était l'unique remède, en conformité avec la directive de Foch enseignant à regarder toute bataille comme une « attaque décisive ».

Pareilles attaques ont eu lieu, et c'est sur elles que je m'appuie davantage pour croire que les temps sont changés. Du fond d'un « presbytère en fleurs » entouré de gazons nets et d'une haie sans reproche, de braves, d'excellents curés ont voulu donner l'exemple aux terriens qui se piquent d'émulation. Ils ont voulu également prendre la tête du mouvement sportif, laissant au vicaire, quand faire se pouvait, maints détails d'exécution. Secondés par l'autorité marguillière ou municipale, ils ont aménagé des terrains vacants, ou à demi cultivés, pour les joutes en toute saison. Une surveillance discrète, renforcée le soir d'un éclairage indiscret, permet aux personnes des deux sexes de s'y réunir en costume décent et commode à la fois. Tant mieux si des idylles s'ébauchent et tournent à une « finale » plus convoitée que les autres. *Marie-toi à ta porte avec quelqu'un de ta sorte,* dit le proverbe. Le fameux « Père Beaudoin », curé de Walkerville (aujourd'hui Ford City), ayant multiplié dans sa paroisse les occasions de rencontre entre les jeunes, expliquait par cette mesure l'extrême rareté des mariages mixtes. En tout cas, s'il vous arrive de passer dans ces centres ruraux, interrogez ceux et celles qui furent d'abord hostiles à l'initiative du pasteur, et qui, intérieurement, levaient les bras au ciel en écoutant les annonces. Ils vous diront que les tendances de la jeunesse ont subitement tourné pour le mieux. On sait maintenant où vont les boys ; en quelle compagnie ; à quelle heure ils reviendront. Ils vont s'amuser au village proche, à moins qu'ils ne restent à

la maison, en étudiant gravement leur rôle pour la prochaine soirée dramatique. J'ai oublié de vous dire que le curé avait aussi aménagé et sectionné la salle paroissiale. Pas assez pour satisfaire aux ambitions de M. Bonnier, mais de manière à favoriser les auditions publiques, la gymnastique et les sports individuels. Et dans la plupart des cas, ça n'a rien coûté au profane Conseil ni à la sainte Fabrique. Ce sont les jeunes qui se sont cotisés, en sacrifiant cet argent de poche qu'ils dépensaient autrefois dans les restaurants de ville, à la poursuite d'un triple idéal, « projeté » ici même : *coca-cola, cigarettes, fillettes.*

C'est égal... si le conférencier de St-Hyacinthe et le collaborateur de la Revue lisent ces lignes, ou mieux l'étude qu'elles résument de façon assez gauche, ils s'applaudiront d'avoir à tour de rôle attaché le grelot.

Criticus

En collaboration : **"NOTRE AMÉRICANISATION"**, Prix : $0.75

•

Recueil toujours d'actualité, puisque les Cours publics de M. Edouard Montpetit à l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales portent cette année sur le danger de l'Américanisme.

•

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

L'Esprit des Livres

R. P. G. Simard, O. M. I. — « Les universités catholiques. Leurs gloires passées, leurs tâches présentes ». 1 Vol. in-12 de 122 pages. Ottawa, Editions de l'Université, et Montréal, Editions Beauchemin, 1939.

C'est vraiment un homme heureux que le R. P. Georges Simard, des Oblats de Marie Immaculée. Une religieuse de Montréal vient de dresser sa bio-bibliographie complète jusqu'au volume que j'analyse aujourd'hui. Et le distingué professeur marche allègrement vers la célébration de ses cinquante ans d'enseignement universitaire.

Que peut-on bien dire sur les universités catholiques qui n'ait été dit et redit ? Le R. P. Simard ne dit rien de nouveau, et sa langue même, toujours académique et solennelle, n'est pas nouvelle. Le livre pourtant est suggestif. La nature et l'évolution des universités catholiques dans le monde sont décrites avec beaucoup de talent. Leurs gloires passées et leurs tâches présentes sont rappelées avec une conviction qui sait trouver plus d'une formule heureuse.

Les deux parties du volume se décomposent elles-mêmes chaque fois en un dyptique : dans l'univers en général, et à Ottawa en particulier. On comprendra que ce dernier panneau soit ouvré avec une affectueuse minutie par le vieux maître qui incarne près d'un demi-siècle de vie et de progrès de l'institution universitaire de la capitale du Canada. Le R. P. Simard semble appuyer beaucoup sur l'indifférence des catholiques canadiens français à l'égard de l'Université d'Ottawa. Il faut, je crois, distinguer. Au temps de ce que l'auteur appelle lui-même « la dynastie irlandaise », une attitude de réserve s'imposait aux nôtres. Depuis le retour à l'esprit du fondateur, il y a lieu de signaler deux périodes. D'abord, l'institution ottavienne sembla confinée dans un enseignement exclusivement secondaire, en dehors des Facultés ecclésiastiques. Dès que plusieurs professeurs — et au premier rang, le R. P. Simard — eurent décidé de faire entrer, en fait comme en titre, leur institution dans le domaine de l'enseignement supérieur, l'intérêt s'éveilla chez les nôtres. Evidemment, ce ne fut pas et ce n'est pas encore un éveil plénier, agissant, constructeur. Mais cette apathie est une déficience qui se rencontre aussi à Montréal et à Québec. Et, s'il fallait absolument comparer, je crois qu'Ottawa enregistrerait plus de sympathie compréhensive. Le mérite en revient aux efforts tenaces du R. P. Georges Simard et de ses collègues de l'illustre Congrégation des Oblats.

A. Papillon, O. P.

R. P. Ducattillon, O. P. — « Quand le Monde oublie Dieu ». Librairie Bloud et Gay, Paris, 1939.

Le Père Ducattillon est déjà connu chez nous. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre il y a quelques années, à Montréal ou ailleurs, aiment se le rap-

peler. Ils ont accueilli avec joie la nouvelle qu'on allait de nouveau le retrouver cette année, à Notre-Dame de Montréal.

Ceux-là donc qui connaissent le R. P. Ducattillon, pour l'avoir lu ou entendu, parcourront avec beaucoup d'intérêt les quelques conférences (cinq exactement) qu'il prononça, il y a un an, à Radio-Paris. On les a groupées et publiées sous le titre de « Quand le Monde oublie Dieu ».

Ici, comme dans tous ses autres écrits, le R. P. se révèle connaisseur averti de son temps. « Quand le Monde oublie Dieu » est une analyse très profonde de la vie d'aujourd'hui. On n'a pas voulu du vrai Dieu. Eh bien ! on en a fabriqué d'autres. L'homme ne peut se passer de Dieu, s'il refuse celui de la Genèse, celui de Nazareth, c'est pour le remplacer dans de multiples cas par l'argent. On veut ignorer son âme, on idolâtre alors son corps. Qu'on se rappelle les grands congrès de Nuremberg. On a remplacé le principe chrétien de l'universelle charité par le principe païen de l'égoïsme collectif.

C'est avec une vue très aiguë des grandes réalités morales que le R. Père traite de ce problème fondamental : Quand Dieu est dans notre vie, ou quand Dieu n'y est pas.

Le Père Ducattillon touche de trop près le grand mouvement de renaissance religieuse en France pour qu'il soit besoin d'insister sur la valeur de ces causeries que Bloud et Gay nous présente en un petit bouquin de près de 80 pages. Ses connaissances théologiques très profondes, en même temps que sa fine psychologie l'ont placé au premier rang.

« Quand le Monde oublie Dieu » fera du bien chez nous, car, hélas, il n'y a pas qu'en France que le « Monde oublie Dieu ».

B.-M. B.

R. P. Rambaud, O. P. — « Douce Vierge Marie » — Trente et une lectures doctrinales, psychologiques et pratiques. Librairie Catholique Emmanuel Vitte. Lyon et Paris.

Les Dominicains français, ces derniers temps, par le livre, la parole et la radio, ont copieusement contribué à l'apostolat marial. Les écrivains surtout. Les catalogues de librairies en témoignent. D'un simple regard on y relève les noms des plus fervents apôtres de la Sainte Vierge : Bernadot, Sertillanges, Bernard, Boulanger, Maréchal, Lelong, sans mentionner quantité de revues du Rosaire, infatigables propagandistes de cette reine des dévotions envers Marie.

La Librairie catholique Emmanuel Vitte nous annonce un récent ouvrage du R. Père Rambaud, O. P. : « Douce Vierge Marie ». C'est un écrivain qui fait bonne figure à côté de ceux que nous venons de citer. Déjà favorablement connu, et même populaire chez le grand public pieux, par ses publications de théologie et d'hagiographie, le Père Rambaud nous présente aujourd'hui, dans « Douce Vierge Marie », comme il le déclare lui-même en introduction, « dépouillée de complications trop abstruses, la théologie concernant la Sainte Vierge ». Deux cent trente-cinq pages in-16 jésus, justifient cette proposition

de l'auteur. Elles commentent trente-et-une des invocations des Litanies de Lorette. Le style est clair sans recherche de vanité, pieux sans mièvrerie, pratique et simple à la manière de l'Evangile, que chacun peut lire et comprendre.

On dit parfois, et trop souvent peut-être, à propos de publications religieuses : « Encore une, encore un ouvrage sur la Sainte Vierge... Mais ils foisonnent ! » Objection puérile qui marque un manque d'esprit de foi, une certaine *impiété,* dans le sens latin du mot. Alors, pourrait-on répondre, peste des verdures qui reviennent aux arbres tous les printemps... Peste des cerveaux qui pensent et produisent... Peste des activités généreuses qui s'épanouissent, peste de la foi qui s'affirme et de l'amour filial qui parle de l'abondance de son cœur. Ne vaudrait-il pas mieux se taire, mettre les scellés sur toutes les imprimeries, brûler librairies et bibliothèques ?

Le Père Rambaud ne le pense pas, et, de ce fait, voisine en bonne compagnie : celle de saint Bernard qui, depuis huit siècles, prêche que « de Marie, nul et jamais ne saura trop parler, chanter, écrire », celle de saint Anselme aussi qui soutient : « Contre vous, ô Marie, pèchent, non seulement ceux qui vous blasphèment, mais ceux-là aussi qui ne parlent pas de Vous ».

Au surplus, si de pareils témoignages ne suffisaient pas, les chaleureuses approbations de deux Eminences suffiraient à confirmer l'auteur dans sa foi à l'apostolat du publiciste. Peu d'auteurs ont le bonheur de paraître sous le haut patronage de deux Cardinaux. Le Père Rambaud est un de ces rares privilégiés. Le Cardinal Gerlier, Archevêque de Lyon, lui écrit : « Je veux vous dire toute ma gratitude et le charme bienfaisant que j'ai trouvé dans des pages attachantes dont j'ai fait ma lecture quotidienne. Comme il est doux de vous suivre dans cet hymne d'amour filial à l'Immaculée, étayé partout de solide doctrine, et que des réflexions pénétrantes sur les problèmes de la vie courante adaptent si heureusement aux besoins des âmes d'aujourd'hui. Vous venez d'ajouter une œuvre féconde à celles dont nous vous sommes déjà reconnaissants, et un beau monument à tous ceux qui chantent la gloire de notre Mère ».

Notre Eminentissime Cardinal de Québec semble encore renchérir sur les éloges du Primat des Gaules : « C'est avec une grande édification et sous le coup d'un charme surnaturel que j'ai lu « Douce Vierge Marie ». La ligne doctrinale en est très ferme et la plume qui écrit laisse tomber de la simplicité, de l'harmonie, de la chaleur d'amour. Votre ouvrage est parmi les très beaux que compte la littérature mariale ».

Nos lecteurs ont donc tout profit à lire, méditer et répandre un livre qui a mérité d'aussi flatteuses recommandations de Princes de l'Eglise. Ces augustes personnages n'ont pas l'habitude de prodiguer de banals éloges.

H. Couture, O. P.

Rosaire Dion-Lévesque — « Vita » — Poèmes. Editions Bernard Valiquette, Montréal. Prix : $1.00.

M. Rosaire Dion-Lévesque, l'auteur de « Vita » est véritablement un poète né, qui sait toujours garder le rythme qui est l'essence même de la poésie. Qu'il écrive selon la forme traditionnelle du vers, ou qu'il emprunte

aux écrivains les plus révolutionnaires, leurs méthodes et leurs licences, son lyrisme est d'une qualité rare, si l'on considère l'immense majorité des poètes canadiens qui, plus soucieux des exigences serviles de la prosodie que de celles de la Muse, oublient que le vers doit avant tout, être poétique — ce qui n'est pas aussi commun qu'on le pense.

Ce poète a su véritablement traduire les espoirs, les angoisses de l'homme moderne dans un style que, seul, le lecteur d'aujourd'hui est en mesure d'apprécier. Sans doute il a des envolées pour traduire les thèmes éternels, mais il sait aussi baisser la voix, et murmurer à l'oreille des confidences d'un ton véritablement humain.

On pourra peut-être s'étonner de ne pas trouver dans ses pages, l'éternel cliché du clocher de village, mais le silence que l'auteur garde sur les thèmes patriotiques, ne peut que prédisposer en sa faveur ceux qui croient que la fonction du poète est de chanter et non pas de prêcher.

Il convient, en outre, de signaler la richesse de son verbe et l'originalité de ses images.

Racisme et Catholicisme, par Pierre Charles, S. J., Joseph Folliet, Pierre Lorson, S. J., Dr Ernest Van Campenhout. 166 pages. Casterman, Paris-Tournai, 1939.

Ce volume réunit quatre études, parues d'abord dans la Nouvelle Revue Théologique, numéro de février 1939. Dans la première, le R. P. Pierre Charles montre les antécédents de l'idéologie raciste depuis le curieux partage d'Aristote entre les hommes naturellement libres et les autres aussi naturellement esclaves jusqu'aux plus récentes trouvailles allemandes et italiennes en passant par les inepties ridicules du comte de Gobineau. Le R. P. Pierre Lorson nous fait voir ensuite comment, sous l'influence de Rosenberg et surtout sous l'emprise d'Hitler, le racisme a pris consistance en Allemagne depuis quinze ans et s'est même incarné dans une forme politique. Désormais le racisme sert de mystique et d'appui spirituel à la vie de toute une nation.

Restait à porter un jugement de valeur sur cette doctrine et sur ces faits. Après une longue étude sur le problème des races au point de vue anthropologique, M. le docteur Ernest Van Campenhout, professeur d'anatomie et d'embryologie à l'Université de Louvain, se voit dans l'obligation de conclure : « Entre les diverses races humaines, il n'existe que des différences de détails constitués par des caractères héréditaires, mais qui se retrouvent dans des races très éloignées les unes des autres, aucune race n'est pure, il n'existe aucun critère permettant d'attribuer à une race une supériorité absolue par rapport à une autre race ». De son côté, M. Joseph Folliet (pages 117-118), mettant la race devant les exigences de la raison humaine et de la foi chrétienne prouve que les postulats racistes restent en flagrante contradiction avec les données les plus certaines de la biologie et de l'histoire, que les prolongements moraux, sociaux et politiques d'une semblable doctrine deviennent radicalement inacceptables pour l'homme qui croit encore au bon sens et à l'Evangile...

Aussi bien, ne faut-il pas s'étonner du refus intransigeant que l'Eglise n'a cessé d'opposer officiellement depuis 1938 à ce qu'elle considère comme une hérésie et une erreur.

A la fin du livre, on signale les principaux documents ecclésiastiques concernant le racisme édictés depuis la lettre encyclique de Pie XI : « Mit Brennender Sorge » jusqu'à la liste des propositions réprouvées par la S. Congrégation des Séminaires et Universités en date du 13 avril 1938.

Excellente introduction, en somme, à des études plus avancées sur le racisme contemporain tel qu'il se développe en Allemagne et, dans une certaine mesure, en Italie. Le prêtre catholique surtout y trouvera son bénéfice, car il lui revient toujours en définitive de savoir la vérité pour la transmettre telle quelle au peuple fidèle. « Les progrès de l'erreur raciste même chez nous lui imposent un impérieux devoir de préservation et d'enseignement » (p. 1).

Thomas-M. Landry, O. P.

Emile Favier, Docteur en Théologie — « L'armure du soldat de Dieu » — Editions Alsatia, Paris, 240 pages. En vente à la Librairie Dominicaine, Montréal-Ottawa — Prix : $0.55

« ... Je me demande ce qu'il serait advenu du catholicisme, s'il n'y avait pas eu saint Paul ».

Cette réflexion d'un incroyant m'a laissée songeuse. En effet, saint Paul tient une place éminente dans la religion du Christ, si éminente qu'il est difficile d'imaginer une Eglise d'où son influence serait bannie.

Après tout, que nous importe ?... Saint Paul était dans le plan providentiel de l'expansion de la doctrine de Jésus. Nous avons eu saint Paul, nous le gardons et nous nous appuyons sur lui comme sur un roc immuable, invincible.

C'est ce qu'a fait M. l'abbé Emile Favier quand il a écrit : *L'armure du soldat de Dieu*. A cause de cela son livre se recommande à tous. A cause de cela, mais pas uniquement *de cela,* car c'est un de ces ouvrages qui nous paraît complet, si plein de substance que n'importe quel lecteur peut s'y nourrir abondamment ; d'une si aimable tournure que n'importe quel lecteur trouvera dans chaque chapitre un nouvel intérêt.

Il a été écrit spécialement pour les militants de l'Action Catholique. Ceux-ci, en effet, plus encore que les chrétiens ordinaires ont besoin de revêtir l'armure du soldat de Dieu. En quoi consiste-t-elle ?... Pour la défensive, un bouclier, une cuirasse, un casque. Un glaive, des sandales légères, pour l'offensive.

Trois chapitres sur la Foi, bouclier du soldat de Dieu, ouvrent le volume et en forment la partie apologétique. Du bouclier, nous passons à la cuirasse, la cuirasse de la Justice. Non pas cette justice amoindrie, étriquée qui consiste à se tenir bien en règle avec son prochain en matière d'argent, mais la grande, la magnanime Justice, la Justice cardinale qui met chacun à sa place, devant Dieu, devant lui-même, devant autrui. Pour avoir une idée de l'am-

pleur que prend ici l'exposé de cette vertu, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les sous-titres des trois grandes divisions de ce chapitre.

Le Dogme et la Morale, la foi nous éclairant sur nos devoirs : nous voilà prêts à nous couvrir du casque du Salut. Ici encore, trois points : salut par soi-même, salut par les autres, salut par Dieu. C'est dans cette troisième partie que l'auteur glisse des conseils pratiques, suggère les moyens à prendre pour sauvegarder et augmenter le trésor de nos mérites, assurer la victoire constante et le salut final.

Ainsi équipé, le soldat de Dieu peut entrer en lice ; ayant chaussé les sandales légères de l'élan et de la flamme, il saisit le Glaive de l'Esprit qui n'est rien autre chose que l'Action Catholique, s'introduit en chantant dans le camp ennemi, prêt à combattre le pacifique combat de l'Eglise et du Christ !

Cette doctrine de saint Paul trouve dans l'abbé Favier un commentateur judicieux. Aucune fanfreluche dans cet ouvrage ; de la moelle, rien que de la moelle, présentée de façon si agréable que le lecteur l'absorbe en conservant un goût de revenez-y.

A notre tour, nous disons avec la plus sincère conviction : Un tel livre doit être lu et relu.

Jeanne-Marie Gay

Gladys Willan — « A Manual of Ear-Training and Sight-Singing ». 1 vol. in-16 de 48 pages. Oakville, Ontario, Canada, et 14, Berners Street, London, W. I., The Frederick Harris Co., 1939. $0.60.

Personne n'ignore que le chant se compose de deux co-principes : Paroles et Musique, produits simultanément l'un et l'autre par le même organe : la voix humaine, et qui doivent concourir à sa perfection, tant dans leur être absolu que dans leur conjugaison. De là ressort manifestement la nécessité fondamentale d'une double technique du chant : celle des mots dans leur prononciation et leur accentuation (phonétique et diction) et celle de la musique dans son élément statique : justesse et force du son, et dans son élément dynamique : éloignement temporel entre plusieurs sons successifs. A cette seconde technique, dont aucun musicien, et par suite aucun chanteur, ne saurait se passer sous peine « d'indécence » artistique, on a donné le nom de solfège. Celui qui l'enseigne se voit donc dans l'obligation d'inculquer à ses élèves certaines connaissances indispensables concernant l'écriture musicale, dans son rapport avec les sons et le rythme : c'est la partie théorique de son enseignement, à laquelle correspond, pour la partie pratique, une série d'exercices ayant pour fonction d'en déterminer l'application.

C'est, présupposée une connaissance suffisante des principes (je ne connais rien de mieux sur ce sujet que la *Théorie de la Musique* de A. Danhauser), en appuyant précisément sur cet aspect pratique du solfège que se présente l'excellente brochure : « A Manual of Ear-Training and Sight-Singing ». Le titre anglais est par lui-même très suggestif : on y soupçonne déjà le principe qui déterminera l'orientation de ces 42 pages de texte. La meilleure traduction française qu'on en pourrait donner serait sans doute la parole de Robert

Schumann citée dans la Préface par M. H. Willan : « *Nous devons apprendre à* ENTENDRE AVEC NOS YEUX *et à* LIRE AVEC NOS OREILLES ». Ce paradoxe est la norme qui a servi tout au cours de ces pages à justifier l'ordre dans la présentation. Et ce principe était incontestablement le bon puisque l'écriture musicale n'est qu'une transposition des sons en lignes, c'est-à-dire qu'elle est pour l'œil le signe graphique de ce que les sons doivent être pour l'oreille. D'où, la rapidité avec laquelle la vision de sons écrits se transmuera dans la production de sons chantés, dépendra de la facilité avec laquelle l'étudiant solfiera à première vue une page musicale. L'objectif de ce dernier est donc d'avoir présent à l'esprit toutes ses connaissances spéculatives au moment même où il les met en pratique. Ces connaissances se résument, comme il a été indiqué, aux principes du son et du rythme. Un son fondamental donné suivi de ses quatorze premières harmoniques aboutit à la constitution de notre gamme diatonique majeure. Sur sa nature sont ainsi fondées celles des autres gammes et des accords. Une fois en possession de ce double élément, il est facile à l'élève de passer à l'étude des différents rythmes : binaires et ternaires, simples et composés. Ceux-ci considérés séparément et distinctement, il ne lui reste plus ensuite qu'à les considérer dans l'entité propre à leur conjonction, dans la mélodie : de là l'étude des principaux intervalles. A ce stage de son travail pratique, l'élève peut commencer à se départir de son fatras scolaire pour laisser place à des exercices gradués.

C'est donc dans le plan de la rigoureuse adaptation au réel qui caractérise nos frères de langue anglaise, que l'A. poursuit son enseignement. Son livre comporte les douze parties suivantes : 1° Gammes majeures et mineures ; 2° Accords parfaits majeurs et mineurs ; 3° Accords de 7ième dominante ; 4° Accords de 7ième diminuée ; 5° Chiffres indicateurs des mesures ; 6° Exercices pratiques sur les différents rythmes (monotones) ; 7° Intervalles majeurs et mineurs (ainsi que justes) ; 8° Intervalles augmentés et diminués ; 9° Exercices sur les intervalles ; 10° Test pour la Classe Junior ; 11° Test pour la Classe Intermédiaire ; 12° Test pour la Classe Senior. Les quatre premières parties se rapportent donc au son, les cinquième et sixième, à l'étude du rythme, les trois suivantes, à celle du son et du rythme réunis dans la mélodie, enfin les trois dernières sont trois séries d'exercices gradués. Grâce aux soins de l'éditeur, The Frederick Harris Co., ce fond aussi intéressant a été revêtu d'une présentation matérielle très bien : papier d'excellente qualité, format presque idéal, impression suffisamment aérée. A part les onze errata indiqués sur une petite feuille séparée et dus aux mauvaises conditions de publication amenées par l'actuelle période de guerre, j'en ai repéré trois autres : neuvième page, huitième portée, 1ère mesure : omission du signe de l'arpège ; quarante-quatrième page, neuvième portée, 3ème mesure : une demi-pause à enlever à la partie supérieure ; quarante-cinquième page, neuvième portée, 3ème mesure : omission d'un soupir à la 2ème partie.

En somme, un livre où l'on a réuni les éléments du solfège dans une suite enchaînée et progressive. L'A. a su y pallier les difficultés de tout enseignement en demeurant complet, logique et clair, sans pour cela se rendre infidèle aux exigences de sa matière et des élèves que son livre enseignera. A ce titre, nous lui devons nos plus sincères félicitations et nous souhaitons à son

livre une grande diffusion : les professeurs y trouveront un ferme pied-à-terre pour leur explication, et les élèves, un instrument indispensable de progrès et le germe fécond de leurs succès.

M.-R. Brière, O. P.

Abbé C.-E. Roy, D. Th. — « L'organisation Catéchétique », volume de 476 pages. Prix : 27 frs. Editions Casterman, 66, rue Bonaparte, Paris-VI.

Il n'est pas une convention de professeurs, où l'on ne réclame une mise au point dans les programmes et les manuels scolaires. Les expériences nouvelles en pédagogie, tout comme les recherches passionnées des savants marquent un progrès réel et continuel dans l'enseignement. Tout ceci est la réponse à ces plaintes bien fondées de la part des maîtres et des élèves.

A-t-on fait une part suffisante à une meilleure adaptation de l'enseignement du catéchisme ? De magnifiques efforts sont tentés. Philosophes et théologiens ont apporté leurs suggestions. Il manquait les lumières d'un canoniste groupant les directives des Papes et de l'Eglise. C'est pourquoi M. l'abbé C.-E. Roy, après nous avoir proposé « Méhode pédagogique de l'enseignement du catéchisme », veut bien nous donner le point de vue du canoniste dans son récent volume : « L'organisation catéchétique ».

A l'école d'un tel maître nous sommes bien rassurés. Docteur en théologie et en philosophie, licencié en droit canonique, l'auteur est un maître en pédagogie. Ses voyages en Europe n'étaient pas ceux d'un amateur, mais bien d'un chercheur passionné. Il vit que partout le même problème de l'enseignement religieux nécessitait une mise au point. Il fit enquête là-bas, comme ici, sur les déficiences et les efforts tentés, compilant les expériences heureuses, quitte à en faire bénéficier les jeunes maîtres de chez nous.

Nous ne saurions trop l'en féliciter. Ce travail ardu reste un modèle pour tous. Il offre en plus un aspect nouveau et une richesse de renseignements qui font autorité. C'est une thèse de doctorat. Que cela n'effraye pas trop ; puisque la tenue littéraire et scientifique compensent pour tout ce que l'on redoute d'une thèse. Nous attendions un index alphabétique détaillé des matières. Comme cela faciliterait la tâche du lecteur en quête d'une information rapide. Ce volume sera sûrement un guide pour ceux qui auront la tâche de travailler à l'adaptation du catéchisme dans nos écoles primaires. Il sera une source de consultation que tous ceux qui, en quête d'un travail sérieux sur cette matière, n'auront le droit d'ignorer.

Vincent Daviau, O. P.

Cécile Chabot — « Vitrail ». Prix $1.00, aux Editions Bernard Valiquette, 1564, rue St-Denis, Montréal, à l'A. C. F., 1206 est, rue Craig, à Montréal, et dans les meilleures librairies.

La noble et vigoureuse personnalité de Cécile Chabot, l'auteur d'un récent recueil de poèmes intitulé « Vitrail » (nouvelle édition populaire),

éveille chez les amants de la poésie des résonances à la fois émues et viriles. Ses vers révèlent une pureté simple et un souci peu commun des règles de la poésie, sans toutefois sacrifier la beauté de l'image.

Son verbe atteint un mouvement d'ensemble qui ne laisse aucun doute sur son don poétique. Elle chante, avec une souplesse charmante et un sentiment très délicat, des choses du cœur autant que de la nature. Mais si habile qu'elle soit aux jeux des rythmes et de la prosodie, Mlle Chabot ne limite pas là son activité : elle a tenu à illustrer elle-même ses premiers poèmes d'une façon vraiment remarquable, comme on pourra en juger, ce qui achève de nous révéler en elle la vigueur et la noblesse de sa personnalité.

Pour cette poétesse, l'amour c'est la chanson de la nature, c'est tout ce qui entoure la vie, c'est la vie elle-même. Chacune de ses poésies est un hymne vibrant au sol, aux arbres, à la mer, aux lacs même, qu'elle anime pour nous les faire admirer.

Reynald BOULT — Prix : **$0.35**

Profils Scouts

•

« Vous avez habilement entremêlé les profils philosophiques, techniques et poétiques de façon à nous révéler les traits essentiels du visage ».

A. SAINT-PIERRE, O. P.

Maurice LEBEL — Prix : **$0.75**

SUGGESTIONS PRATIQUES sur notre enseignement

•

« Ce modeste ouvrage s'adresse aux jeunes professeurs de nos collèges et de nos séminaires, aussi à ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'enseignement ».

R. P. Louis LACHANCE, O. P.

(2 vol.) Prix : **$2.50**

L'HUMANISME POLITIQUE DE SAINT THOMAS

(INDIVIDU-ETAT)

•

« Voici deux beaux volumes, souples, aérés, frais et rafraîchissants ; point de morgue scolastique, mais de la méditation sereine, où une pointe de ferveur, ou d'humour, ou de malice, fait passer l'analyse métaphysique ».

M.-D. CHENU, O. P.
RECTEUR DU SAULCHOIR

En collaboration — Prix : **$0.50**

FRÈRES PRÊCHEURS en Terre Canadienne

•

« ... Canalisée en quelque sorte par le génie thomiste, enrichie de tout l'acquis de son glorieux parcours historique, la vie dominicaine se maintient, depuis sept siècles, en une inviolable unité et selon la ligne de son adaptation originelle... »

O. P.

EN VENTE À

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

Bonnes adresses à consulter

ACADÉMIES: — SPÉCIALITÉ: (CONVERSATION ANGLAISE)
Bart Business College, 221, St-Jean, Tél. 2-5889 .... Québec

ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES:
Joron, Philippe, 3665, St-Christophe, Tél. FR. 2484, Montréal

ARCHITECTES:
Desmeules, Gabriel, 226, St-Jean, Tél. 4-3864 .... Québec
Larue, J.-Albert, 5711, Durocher, Tél. CR. 2734 .... Montréal

ARPENTEURS-GÉOMÈTRES ET INGÉNIEURS FORESTIERS:
Bélanger et Bourget, 86, Côte de la Mont., Tél. 2-5180, Québec
Gastonguay et Giroux, 71, St-Pierre, Tél. 2-3400 .... Québec

ARROSEURS AUTOMATIQUES:
"Automatic" Sprinkler Co., of Canada, Ltd.,
6998, Jeanne Mance, Tél. DO. 3546-7, Montréal

ARTICLES DE SPORT:
Choquette, M. Jos., 1439, Hôtel de Ville, LA. 2743, Montréal

ASCENSEURS:
La Cie F.-X. Drolet, 206, Du Pont, Tél. 4-4641 .... Québec

ASSURANCES:
La Sauvegarde, Cie d'assurance sur la vie .... Montréal

ASSURANCES GÉNÉRALES:
Brissette, Edouard, 4003, Hochelaga, Tél. CH. 6116, Montréal

AUTOMOBILES ET ACCESSOIRES: RÉPARATIONS:
Morisset et Frère, 337, Prince-Edouard, Tél. 7158 .... Québec

AVOCATS:
Beauregard et Beaudry, 507, Place d'Armes, HA. 4139, Montréal
Boisvert et Roy, 80, St-Pierre, Tél. 2-3420 .... Québec
Boyer, Aug., 4 est, Notre-Dame, Tél. MA. 7031 .... Montréal
Champeau, Armand, 2206, Plessis, Tél. AMherst 1458, Montréal
Desjardins, Wilfrid, 80, St-Pierre, Tél. 2-2549 .... Québec
Duguay, René, 276 ouest, St-Jacques, Tél. HA. 5111, Montréal
Laurencelle, U.-G., 60 o., St-Jacques, Tél. BE. 2219, Montréal
Vien, Faribault et Trudeau, 132 o., St-Jacques, BE. 1088, Mtl.

BANQUES:
La Banque Provinciale du Canada, 221 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 7151, Montréal

BOIS ET MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION:
Dupuis, J.-P. Ltée, 1084, Av. de l'Eglise, Tél. YO. 0928, Verdun

BRIQUETERIES:
Brique Lotbinière Enrg., 305, Dorchester, Tél. 3-1560, Québec

BUANDERIES:
Buanderie St-Paul, 2020, Roberval, Tél. WE. 6791 .... Montréal

CALICES, CIBOIRES:
Atelier Beaugrand, Gilles, 846, de l'Epée, DO. 2950, Montréal

CHARBON:
Syndicat National du Combustible, Inc., P. Gingras, Prés. Gér.,
67, Buade, Tél. 7111, Québec

CINÉMA ET THÉÂTRE:
Picard, A., 1103, Bleury, Tél. LA. 0928 .... Montréal

CLOCHES, CHEMINS DE CROIX, CALVAIRES:
Cogné, Dominique, 46 ouest, Notre-Dame, LA. 5635, Montréal

CLÔTURES:
Frost Steel & Wire Co. Ltd., 1105 o., N.-Dame, WI. 1149, Mtl.

COMPLIMENTS:
Un ami de la Revue.

CONSTRUCTEURS GÉNÉRAUX:
Lamontagne, F.-X., 411, boul. Charest, Tél. 3-0590 .... Québec

CONSTRUCTION DE PAVAGE:
Cie de Construction et de Pavage de la Rive Sud Ltée,
1822, Des Carrières, Tél. CA. 6988, Montréal

COURS ANGLAIS, STÉNOGRAPHIE BILINGUE ET DACTYLOGRAPIE:
Sturton School, 93, Crémazie, Tél. 9571 .... Québec

COURTIERS EN EPICERIES:
Brault, Anastase, 1891, Roberval, WE. 4237 .... Montréal

DIRECTEURS DE FUNÉRAILLES:
Cloutier, Charles, 174, D'Aiguillon, Tél. 6210 .... Québec

DRIVE YOURSELF & DISTRIB. DES CAMIONS "FEDERAL":
Jobidon, P.-H., 65, 1ère avenue, Limoilou, 4-2200 .... Québec

DRIVE YOURSELF:
Jobidon, Robert, 250, St-Paul, Tél. 2-5317 .... Québec

EAU DE JAVELLE:
Cie Lavo Ltée, 4413, Marquette, Tél. AM. 1942 .... Montréal

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX:
Maranda, D., 812½, St-Valier, Tél. 9616 .... Québec
East et Masson, 17½-19, Cartier, Tél. 6761 .... Québec
Ouellet, Ludger, 87, St-Cyrille, Tél. 2-1710 .... Québec

EPICERIES EN GROS:
Lamarche, J.-H., 6749, St-Laurent, Tél. CR. 2155 .... Montréal
Laporte, Hudon, Hébert, Ltée, 640 o., St-Paul, MA. 3761, Mtl.
Letellier, J.-B.-E. Enrg., 112, Dalhousie, Tél. 2-3931 .... Québec

ESTAMPES EN CAOUTCHOUC:
A. Derome et Cie Enrg., 25 est, N.-Dame, LA. 2392, Montréal

FARINE ET MOULÉES DIVERSES:
Avard, Tancrède, 36, Henderson, Tél. 2-4028 et 2-4029, Québec

FERBLANTIERS:
Delisle, Désiré, 24, Bédard, Tél. 8426 .... Québec

FER ORNEMENTAL:
Moore et Frère, 1590, Plessis, Tél. CH. 3963 .... Montréal

FOURRURES:
Alain, P. A. Ltée, 203, St-Joseph et 79, de L'Eglise, 5106, Qué.
Desjardins, Chas. et Cie, 1170, St-Denis, Tél. HA. 8191, Mtl.
Laliberté, J.-B. Ltée 145, St-Joseph, Tél. 6191 .... Québec
Robitaille, Jos., Enrg., 108, Richelieu, Tél. 2-3288 .... Québec

GRAINS, BOIS, CHARBON, HUILE À CHAUFFAGE:
Hubert, C. J., 100, St-Antoine, Tél. 27 .... St-Hyacinthe

HABITS ET MERCERIES:
Cusson et Cusson, Place du Marché, rue Cascades, St-Hyacinthe

IMPORTATEURS ET FABRICANTS D'OBJETS DE PIÉTÉ:
Génin, Trudeau et Cie, 38 ouest, N.-Dame, LA. 2261, Montréal

IMPORTATEURS: (LAMES DE RASOIRS, CRÈME À BARBE, ETC.)
Phillip's Sales Reg'd, 72 ouest, Craig, Tél. LA. 7419, Montréal

INDUSTRIE LAITIÈRE (MACHINES, USTENSILES, APP. FRIG.):
Trudel, B. et Cie, 304, Carré Youville, Tél. MA. 8067, Montréal

JOURNAUX:
L'Action Catholique .... Québec

LAIT, CRÈME, BEURRE, ŒUFS ET FROMAGE:
Crèmerie Bélanger Enrg., 19, St-Pierre, Tél. 2-2555 .... Québec
La Ferme St-Laurent Ltée, 6768, Garnier, CR. 2188-9, Montréal
Laiterie de Québec Ltée, 75, av. du Sacré-Cœur, Tél. 7101, Québec

Bonnes adresses à consulter

LEVURES:

Lallemand, Fred et Cie, 1620, Préfontaine, FR. 3194, Montréal

LIBRAIRES:

Granger Frères Ltée, 56 ouest, N.-Dame, LA. 2171 .... Montréal
Kirouac, J.-A., 3 et 4½, St-Jean, Tél. 2-3242 .... Québec

LIQUEURS DOUCES:

Robillard, C. Ltée, 925, Robillard, Tél. LA. 4141 .... Montréal

MAGASINS À RAYON:

Bouchard, L., 750-760, St-Vallier, Tél. 2-5638 .... Québec
Dubuc, T. D., 214-218, St-Jean, Tél. 2-3961 .... Québec
Dupuis Frères Ltée, Tél. PL. 5151 .... Montréal
Paquet et Cie Ltée, 157, St-Joseph, Tél. 8131 .... Québec

MARCHANDS DE CHAUSSURES:

Desrosiers, J.-D., 141-143, Cascades, Tél. 401 .... St-Hyacinthe

MARCHANDS DE FARINE "REGAL":

St-Lawrence Flour Mills Co., Ltd., 2110 ouest, Notre-Dame,
Tél. WI. 7191, Montréal

MARCHANDS DE GLACE:

Normandeau, A., 2114, Old Orchard, Tél. DE. 6526 .... Montréal

MARCHANDS DE THÉS ET CAFÉS:

Désy, J.-A., 1459, Delorimier, Tél. FR. 2147 .... Montréal
Simard, J. A. et Cie, 1 est, St-Paul, Tél. LA. 1950 .... Montréal

MARCHANDS TAILLEURS:

Meunier, Ernest, 994 est, Rachel, Tél. FR. 9343 .... Montréal
Mathieu, Lucien Enrg., 2251, Frontenac, FR. 1803, Montréal

MATELAS, SOMMIERS, ETC.:

Matelas Frontenac Enrg., 15, Boisseau, Tél. 5347 .... Québec
Rousseau, Louis, 486, 3e avenue, Tél. 4-1480 .... Québec

MATÉRIAUX DE CONSTRUCTION :

Les Industries G. I. Lachance Inc., 263, St-Paul, 2-6403, Québec

MATÉRIAUX DE PLOMBERIE ET DE CHAUFFAGE:

Robertson, Thomas & Cie Ltée, 262 o., Craig, HA. 5171, Mtl.

MÉDECINS:

Baril, Dr Henri, 3192 est, Ste-Catherine, Tél. AM. 6658, Mtl.
Bélisle, Dr Romuald, 1595, St-Denis, Tél. HA. 3798 .... Montréal
Castonguay, Dr E.-J., 4231 est, Ste-Catherine, CH. 0560, Mtl.
Gratton, Dr Albert, 781, du Couvent, Tél. WE. 5476, Montréal
Lacourcière, Dr Henri, 270, St-Cyrille .... Québec
Lafortune, Dr P.-E. (Fils), 2017, St-Germain, FR. 8701, Mtl.
Pouliot, Dr Antoine, 68, Ste-Ursule, Tél. 2-4455 .... Québec
Samson, Dr J.-Ed., 2150 o., Sherbrooke, WI. 8967 .... Montréal

MEMBRES ARTIFICIELS:

J.-A. Duckett, 2014, Bleury, Tél. HArbour 0630 .... Montréal

MEUBLES:

Corbeil, Paul, 434, Crémazie, coin Berri, DU. 5737-38, Montréal

MONUMENTS:

Delwaide et Goffin, 1365, St-Vallier, Tél. 3-4390 .... Québec

MUSIQUE: PROFESSEUR ET MARCHAND (GUITARE, MANDOLINE)

Gagnon, T. W., 74, St-Joseph, Tél. 2-3700 .... Québec

NETTOYEURS DE FOURRURES, EMMAGASINAGE:

Lafleur, J.-V., 562, Guizot, Tél. DU. 5177 .... Montréal

NÉGOCIANTS DE PAPIER ET SES PRODUITS:

MacGregor Paper & Bag Co. Inc.,
451, St-Sulpice, Tél. LA. 2274-2275, Montréal

NOTAIRES:

Labrecque, Albert, 10 ouest, St-Jacques, MA. 3373, Montréal
Valade, Henri, 6508, 1ère Avenue (Rosemont), CR. 0950, Mtl.

OCULISTES:

Lemoyne, Dr M., 379 est, Sherbrooke, Tél. LA. 6407, Montréal

OPTOMÉTRISTES ET OPTICIENS:

J. Grégoire Bélanger (ass. F.-X. Bordeleau),
534 est, Beaubien, Tél. CR. 8730, Montréal
Ledoux, Arthur, 180, Cascades, Tél. 10 .... St-Hyacinthe

PHARMACIENS:

Brunet, W. et Cie, 139, St-Joseph, Tél. 8141 .... Québec
Pharmacie Boulevard (J.-E. Maynard, prop.)
3857, Boul. Décarie, Tél. WA. 8117, Montréal
Pharmacie Aimé Roussin, 2823, Masson, CH. 2103 .... Montréal
Pharmacie P.-H. Soucy, 85, Cartier, Tél. 2-1235 .... Québec

PHOTOGRAPHES:

Edwards, W. B., 225, St-Jean, Tél. 2-7595 .... Québec

PIERRE ET SABLE:

Verreault, Elz., Ltée, 194, du Pont, Tél. 4-1221 .... Québec

PLANCHERS SABLEURS:

Dufour, E., 82, Côte Ste-Geneviève, Tél. 2-4360 .... Québec

PLOMBIERS-COUVREURS:

Jetté, J. W. Ltée, 360 est, Rachel, Tél. MA. 4184 .... Montréal

PRODUITS ALIMENTAIRES (MANUFACTURIERS):

Old City Mfg. Co. Ltd., 4 Mgr Gauvreau, Tél. 2-5273 .... Québec

PRODUITS PHARMACEUTIQUES:

Sylvain Ltée, 406 est, Notre-Dame, Tél. HA. 5374 .... Montréal

QUINCAILLERIES EN GROS:

Lemieux, Jos.-E. Enrg. .... Québec
Prud'homme, A. et Fils Ltée, 338 est, Craig, Tél. HA. 7141, Mtl.

QUINCAILLERIES GÉNÉRALES:

Gravel Ludger et Fils, 3447, Av. du Parc, Tél. HA. 5211, Mtl.
Grégoire, J.-R., 3605 est, Ontario, Tél. FA. 1167-8 .... Montréal
Proulx, H.-A., 5135 ouest, Notre-Dame, WE. 1464 .... Montréal
Villeneuve, A. Enrg., 101-103, Du Pont, Tél. 2-7293 .... Québec

RÉPARATION DE MEUBLES DE TOUS GENRES:

Larochelle, J.-E., 119½, Richelieu, Tél. 2-1498 .... Québec

RESTAURANTS:

Chez Marino, 142½, St-Jean, Tél. 2-0058 .... Québec
Cassulo, Louis, 132, St-Jean, Tél. 4-4644 .... Québec

TAXIS:

Taxis Jaunes Ltée, 83, Lachevrotière, Tél. 2-2001 .... Québec

TERRA COTTA:

Montreal Terra Cotta, 1010 o., Ste-Catherine, MA. 1816, Mtl

TÔLE À COUVERTURE:

Tôle gaufrée de Québec Enrg., 87, St-Roch, Tél. 4-0895, Québec

TRANSPORTS:

St-Hyacinthe Transport, 34, Piété, Tél. 356-122 .... St-Hyacinthe

VALEURS DE PLACEMENT:

Dubé, Leblond et Cie Inc., 105, Côte de la M., 2-4061, Québec
Laflamme, J.-E. Ltée, 15, Sault-au-Matelot, 2-1264-5, Québec
Société Générale de Finance, Inc., 57 ouest, St-Jacques,
Tél. HA. 5168, Montréal

VALISES — SACS DE VOYAGE:

Fournier, J.-E. Ltée, 17 ouest, Notre-Dame, HA. 2236, Montréal

VOYAGES:

Canada-Voyage, 840, rue Cherrier, Tél. FR. 1182 .... Montréal
Voyages Hone, 660 ouest, Ste-Catherine, HA. 3283, Montréal

LE DEVOIR

Directeur-Gérant: Georges PELLETIER — FAIS CE QUE DOIS — Rédacteur en chef : Omer HEROUX

TROIS SOUS LE NUMÉRO
ABONNEMENTS PAR LA POSTE
EDITION QUOTIDIENNE
CANADA $6.00
(Sauf Montréal et banlieue)
E. Unis et Empire Britannique 8.00
UNION POSTALE..... 10.00

PLateau 1469
•
Soir :
DUpont 0439

LEDUC ELECTRICAL LIMITED
MACHINERIE — FILAGE INDUSTRIEL — MOTEURS

1007, rue Côté
MONTRÉAL

LES PLUS BEAUX
CARRELAGES CÉRAMIQUES
pour églises, couvents, collèges, hôpitaux, édifices publics, etc.
Planchers et Revêtements inusables
Décoratifs — Sanitaires
Marque de Fabrique : **CGCB - CERABATI**
Paray-le-Monial — Pont Ste-Maxence — Sarreguemines
Wasserbillig — Betschdorf — Ecuisses — Jurbise
Entrepreneurs Spécialistes :
Tuile — Marbre — Terrazo — Etc.
Cie CANADIENNE DE CARRELAGES Ltée
(Anciennement L. JOLY-C. G. C. B. & Cie Ltée)
27 et 37, rue Jean-Talon ouest, Montréal
401, St-Paul, Québec
ENTREPRISE — IMPORTATION — VENTE
Carreaux de Grès Vitrifié — Marbres — Carreaux Emaillés
Mosaïque d'Art — Toutes Couleurs et Dessins.
STOCK
Maison recommandée
ECHANTILLONS — CATALOGUES — REFERENCES
DEVIS SUR DEMANDE.

Tél. FAlkirk 3541*
J.-ERNEST CADIEUX, *Président*
L.-EUGENE CABANA, *Secrétaire*
L. N. MESSIER Limitée
Magasin à Rayons
1480-1490 est, avenue Mont-Royal
MONTRÉAL

Tél. CHerrier 9653
"Le Mieux pour Vous"
R. LEMIEUX
HABITS — Spécialité : Fait sur mesure
MERCERIES — CHAPEAUX
1655 est, Mont-Royal — Montréal

TEMPÉRATURE 100%
L'ILLUSTRATION NOUVELLE
PRIX 3¢
TARIF d'ABONNEMENT — EDITION QUOTIDIENNE
MONTRÉAL et BANLIEUE $6.00
PROVINCE $5.00
TÉL: FA 1171* — 1124 est, MARIE-ANNE — CASE POSTALE 1480

DU BON LAIT DE CHEZ-NOUS
COOPERATIVE
Lait et Crème Montréal
4105 est, Notre-Dame — AMherst 2171



tél.. CR. 9957 — 6296, Rue ST-ANDRÉ, Montréal
LES PRODUITS MADELON ENRG.
EXCELLENT CONTRE:
MAL de TÊTE, de DENTS, d'OREILLES - GRIPPE . RHUMATISME .


R. P. JEAN BOUSQUET, O. P.

SOYEZ PRÊTS

(Pour les jeunes)

Prix : **$0.35**

« ... Ces lignes s'adressent aux jeunes et nous croyons qu'un aperçu bref de leurs principaux devoirs pourrait leur être utile.

« Puissent ces pages encourager les jeunes gens, et, au besoin, les réveiller. Puissent-elles allumer dans leur cœur une plus vive flamme d'idéal, un plus grand désir d'être parfait ! »

•

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, Av. N.-D. de Grâce
Montréal

95, Avenue Empress
Ottawa

CONSULTATIONS { 2 à 4 Hres P.M. / 7 à 8 — P.M.

Dr P. del Vecchio

Spécialité :
Maladies chroniques
Cancer, Tuberculose,
Asthme, Rhumatisme

Tél. : FR. 1895
900 est, rue Sherbrooke

FACTEURS d'ORGUES

Casavant Frères Limitée

ÉTABLIE en 1880

ST-HYACINTHE, P.Q.

Au delà de 1600 orgues à tuyaux de toutes dimensions ont été installées par cette maison dans toutes les Parties du monde.

Art Commercial

Paul E. Marcil

ARTISTE

Tél. : ELwood 1232
4421, ave Oxford

à l'OEUVRE de PRESSE DOMINICAINE

EUGÈNE CÔTÉ

PRÉSIDENT
J.A.&M.CÔTÉ LTÉE

Manufacturiers de chaussures

ST-HYACINTHE

VOTRE ALLIEE

Au service du public depuis plus de soixante ans, la Banque Canadienne Nationale se préoccupe d'assurer le succès de ses clients, auquel est lié son propre succès. Désireuse de coopérer avec vous, elle vous réservera le meilleur accueil, quelle que soit l'importance de votre entreprise ou votre compte.

Banque Canadienne Nationale
Actif, plus de $150,000,000
537 bureaux au Canada
St-Hyacinthe

ÉCOLE POLYTECHNIQUE

(AFFILIÉE À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL)
ÉCOLE D'INGÉNIEURS — FONDÉE EN 1873

Travaux Publics — Bâtiment — Mines — Electricité — Chimie Industrielle — Laboratoire d'Analyses, de Recherches et d'Essais Laboratoire Provincial des Mines

1430, RUE SAINT-DENIS — MONTRÉAL
Laboratoire des Mines: LA. 7880 — Administration : LA. 9207

PRINCIPAUX COURS

Mathématiques — Physique
Chimie — Dessin Industriel
Géométrie Descriptive
Arpentage

•

Mécanique — Résistance des Matériaux — Minéralogie
Géologie — Mines
Métallurgie

PRINCIPAUX COURS

Thermodynamique, Machines Thermiques, Hydraulique, Electrotechnique, Constructions Civiles, Béton.

•

Ponts, Constructions Métalliques, Voirie Rurale et Urbaine, Chimie Industrielle, Législation Industrielle, Finances.

L'économie est une vertu cardinale dont la pratique facilite celle de toutes les autres, peut conduire au succès, parfois même au bonheur:

ÉPARGNEZ et OUVREZ un COMPTE à

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Daoust CHAUSSURES de SPORT

"HOCKEY, SKI, BASEBALL",
"FOOT-BALL, BADMINTON",
"BOWLING, HUNTING,"

DAOUST LALONDE & CIE LTEE

M. GASNIER, O. P. Prix : **$0.80**

Le message de Lourdes

« Quel est le sens précis du Message de Lourdes ? C'est une question qui a été souvent débattue, mais résolue en des sens très divers. La réponse du Père Gasnier nous semble mériter une attention toute particulière... »

Vincent-M. DUBOIS, O. P.

•

EN VENTE À

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE, MONTRÉAL — 95, EMPRESS, OTTAWA

Tél.: 2-9872 SUCCURSALE à OTTAWA SUITE 406 - 18, RIDEAU

GÉRARD GÉRARD LIMITÉE ENTREPRENEURS PLÂTRIERS

Spécialités:

OUVRAGES d'ÉGLISES, COUVENTS, ÉCOLES, ÉDIFICES PUBLICS.

Tél. DOllard 5512
961A, St-Roch
MONTREAL

Tél. CH. 2389

LUDOR

NETTOIE TOUT

Cuivre — Bains — Eviers
Planchers — Prélarts

Argenterie — Tuile — Toile
Vitre — Vaisselle, Etc.

•

Merveilleux pour les mains, usez-le pur, il les rend douces et souples. Désinfecte en nettoyant.

•

Prix spéciaux aux Communautés

•

Mode d'emploi sur chaque boîte

•

Fabriqué à Montréal par

LUDOR Manufacturing Co.

3129 EST, NOTRE-DAME
MONTRÉAL

STANDARD INSURANCE AGENCIES

ROYAL INSURANCE COMPANY LIMITED

ASSURANCES GÉNÉRALES

71, rue St-Pierre

QUÉBEC, P.Q.

Tél. MArquette 2461
Rés. ATlantic 0228

•

PAUL-E. TREMBLAY

ASSURANCES DE TOUS GENRES

•

465, rue St-Jean
MONTREAL

GIRASOL UTILITÉS DOMESTIQUES

MAISON SIMARD

MANUFACTURIER des PRODUITS "GIRASOL"

Utilités domestiques de qualité supérieure: Poudre à laver, Empois préparé, Cires à planchers en pâte ou liquide (sans frottage), Savons purs, Polis à meubles et à métaux, etc.

JOSEPH SIMARD, prop.
489 est, rue ST-PAUL MONTRÉAL Tél. HArbour 5012

Tél. FAlkirk 2640

FOURRURE PAPINEAU

Mme L. DURAND, *prop.*

Réparations de tous genres
Manteaux faits sur mesure
Emmagasinage de fourrures 2%

4298, Av. PAPINEAU MONTRÉAL

Vient de paraître la seconde édition des volumes du R. P. Arthur-M. Granger, O. P.

Comment préparer son mariage ?

PRIX : $0.50

VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

a) Comment faire honnêtement et chrétiennement la conquête de celui ou de celle que vous aimez ?
b) Comment faire pour que cette conquête soit à l'abri des défaillances ?

VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

a) Ce qu'il faut penser :
Des jeunes gens quand ils disent : « il n'y a plus de bonnes filles aujourd'hui ».
b) **Des jeunes filles** lorsqu'elles disent : « Les garçons sont tous pareils ».

VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

a) Ce que c'est que l'amour ?
b) Comment il se manifeste?
chez la jeune fille ?
chez le jeune homme ?

VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

a) Comment vous préparer un mariage heureux ?

LISEZ ce livre qui vient de paraître.

Comment préparer son mariage ?

(192 pages — 2e édition)

L'AMOUR QUI...

PRIX : $0.25

Le petit livre du R. P. A.-M. Granger, O. P., intitulé l'AMOUR QUI... si vite épuisé dans sa première édition, vient d'être réédité pour répondre au désir de nombreuses demandes. Ce livre, mignon dans sa petite toilette, a le grand mérite de mettre à jour, peut-être la plus désastreuse des plaies modernes dont souffre le cœur humain : l'égoïsme dans certaines vies.

Chaque chapitre complet en lui-même, montre comment toute une existence peut être heureuse ou compromise, selon que l'amour dont elle vit est ou n'est pas compris. Et en face du nombre grandissant des ménages mal assortis, certains chapitres nous font comprendre qu'il ne peut pas en être autrement, tandis que d'autres nous inspirent confiance, en nous enseignant qu'il existe, qu'il peut encore exister du bonheur dans le mariage, du dévouement dans la tâche et de la fidélité dans l'amour.

Pour bien comprendre les riches leçons que ce petit livre comporte, il ne suffit pas de le lire une fois, mais bien de le relire et de le méditer. La chose est d'autant plus facile et agréable que l'AMOUR QUI... se présente à nous dans sa deuxième édition, dans un extérieur attrayant et un intérieur vraiment poétique. Tous en retireraient un réel profit, s'ils voulaient le méditer un tant soi peu.

Il ne faudrait pas toutefois chercher dans ces pages, des considérations abstraites sur l'amour ; mais y voir les traits multiformes de l'amour à l'œuvre dans nos vies. Et cela mis en lumière par des faits, des histoires appropriées et souvent touchantes.

Père SURPRENANT, O. P.
Curé de N.-D. du Rosaire,
Saint-Hyacinthe.

En vente chez l'auteur

R. P. Arthur-M. GRANGER, O. P.
Couvent des Dominicains, Saint-Hyacinthe, P. Q.

ou par téléphone à Montréal : AM. 3500 — FI. 4843

— ou à —

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTRÉAL

95, AVENUE EMPRESS
OTTAWA

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

- NOTRE BUT : Diffuser le plus abondamment possible les livres sains et vivifiants.

- NOTRE PRINCIPAL MOYEN : Fixer nos prix de vente le plus bas possible.

SERVICE DE LIBRAIRIE : Nous pouvons vous fournir de tous les livres canadiens ou français à caractère religieux ou social, particulièrement dominicains.

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

L'Œuvre de Presse Dominicaine
5375, Av. N.-D. de Grâce,
Montréal

Collège Dominicain
95, Av. Empress,
Ottawa